

Cahiers LITUANIENS

N°17 - Automne 2018 - 19^e année



Cahiers
LITUANIENS
Cercle d'histoire Alsace-Lituanie

N°17 / 2018
Strasbourg, automne 2018

Revue publiée avec le soutien de
la Fondation Robert Schuman (Paris) et de
l'Union Internationale des Alsaciens (Colmar).

Illustration de couverture :

L'immeuble de la Chambre de commerce et d'industrie à Kaunas ;
architecte Vytautas Landsbergis-Žemkalnis, 1938 (photo KPPAR)

Pendant l'entre-deux-guerres, quand Kaunas devint la « capitale provisoire » de la Lituanie, l'indépendance économique était un garant important de l'existence de l'État. Le siège de la Chambre de commerce et d'industrie, qui s'inscrit dans le phénomène de l'architecture de l'optimisme, devait ainsi symboliser la puissance économique du pays.

Directeur de la publication : Philippe Edel

Collaboration éditoriale :

Aldona Bieliūnienė, Liucija Černiuvienė, Marie-Françoise Daire,
Piotr Daszkiewicz, Marie-France de Palacio, Corine Defrance,
Liudmila Edel-Matuolis, Julien Gueslin, Uwe Hecht, Eglė Kačkutė-Hagan,
Ona Kažukauskaitė, Jean-Claude Lefebvre, Guido Michelini,
Caroline Paliulis, Yves Plasseraud, Aldona Ruseckaitė, Marielle Vitureau,
Bernard Vogler.

Crédits photographiques :

Kauno prekybos, pramonės ir amatų rūmai : couverture.
Institut Adama Mickiewicza : p. 11. Lietuvos centrinis valstybės archyvas : p. 15, 18.
Kauno viešoji apskrities biblioteka : p. 20. Kupiškio etnografinis muziejus : p. 22.
Caroline Paliulis : p. 24, 30. Pinigų muziejus : p. 27. Perkunas Liutkus : p. 31.
Conseil de l'Europe : p. 33. Fondation Robert Schuman : p. 37.
Edmundas Katinas : p. 39. Muséum national d'Histoire naturelle, Paris : p. 41.
Lietuvos rašytojų sąjunga : p. 44.

ISSN 1298-0021

© Cercle d'histoire Alsace-Lituanie / Cahiers Lituanien, 2018

Maquette et mise en page : Pierre Potier

Impression : Kocher, Rosheim

Dépôt légal : 4^e trimestre 2018

Tous droits réservés

Site web et mise en ligne : Frédéric Cottart

Toute reproduction, même partielle, est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé en Alsace

Editorial

Depuis 2013, le Label du Patrimoine européen est décerné à certains sites par l'Union européenne pour leur valeur symbolique de jalons dans la création de l'Europe d'aujourd'hui. Ces lieux symbolisent les valeurs, l'histoire, l'intégration et les idéaux européens. À ce jour, seuls 29 sites ont été sélectionnés dans toute l'Europe, dont le Quartier européen de Strasbourg en France et ... la Ville de Kaunas de 1918 à 1940 en Lituanie. Alors que l'ancienne « capitale provisoire » de la Lituanie redécouvre aujourd'hui l'héritage de son architecture moderniste de l'entre-deux-guerres, Marija Dremaitė, professeur à la Faculté d'histoire de l'Université de Vilnius, nous explique les tenants et aboutissants de ce phénomène d'optimisme propre à plusieurs capitales d'États nouvellement indépendants au lendemain de la Grande Guerre et qui transforma si radicalement le centre-ville de la deuxième cité de la Lituanie durant la première partie du XX^e siècle.

L'article est précédé par une analyse de Sylvie Lemasson, l'ancienne directrice du Centre culturel français de Vilnius, qui nous transportera un siècle plus tôt, quand les empereurs Alexandre et Napoléon, après leur célèbre rencontre en territoire lituanien à Tilžė (Tilsit), échafaudèrent chacun son plan pour un nouveau destin de l'ancien grand-duché.

Suivent les portraits de deux hommes politiques qui furent contemporains, le Lituanien Eduardas Turauskas (1896-1966) et le Français Louis Jung (1917-2015). Chacun à sa manière et dans un contexte différent, outre les fonctions publiques qu'ils assurèrent dans leur pays et au niveau européen, ils ont tous deux œuvré notamment en faveur du rapprochement de la France et de la Lituanie. Les auteurs de ces courtes biographies les ont connus personnellement : Caroline Paliulis, nièce du diplomate lituanien, et Philippe Edel, qui côtoya à plusieurs reprises le sénateur français.

Avec le naturaliste L.H. Bojanus – un personnage souvent étudié dans notre revue car très emblématique de la relation France-Lituanie – nous abordons l'étonnant opuscule scientifique qu'il fit éditer à Vilnius en 1821 : le *Parergon*. L'exemplaire le plus connu de ce précieux ouvrage est incontestablement celui conservé au Muséum national d'Histoire naturelle à Paris, annoté de la main de Georges Cuvier, qui nous est décrit ici par un chercheur du muséum, l'historien des sciences Piotr Daszkiewicz.

Enfin, comme de tradition, le numéro s'achève avec une sélection de poèmes – cette fois de Vytautas Stankus – présentée en lituanien et dans une traduction de Jean-Claude Lefebvre et Liudmila Edel-Matuolis, et précédée d'une introduction à la vie et l'œuvre du poète par Eglė Kačkutė.

Sommaire

	<i>pages</i>
Éditorial	3
La Lituanie impériale : les projets d'autonomie d'Alexandre et de Napoléon	5
<i>Sylvie Lemasson, politologue, maître de conférences à l'Institut d'études politiques de Grenoble</i>	
Kaunas 1919-1940, un phénomène de l'architecture de l'optimisme	15
<i>Marija Dremaitė, professeur à la Faculté d'histoire de l'Université de Vilnius</i>	
Eduardas Turauskas (1896-1966), juriste, journaliste, diplomate, ami de la France	23
<i>Caroline Paliulis, libraire en Lituanie, présidente de l'Association Lituanie-France, nièce d'E. Turauskas</i>	
Louis Jung (1917-2015), Européen visionnaire, homme d'action et ami de la Lituanie	33
<i>Philippe Edel, Cercle d'histoire Alsace-Lituanie</i>	
Le <i>Parergon</i> de L.H. Bojanus, un précieux opuscule scientifique édité à Vilnius	41
<i>Piotr Daszkiewicz, historien des sciences, Muséum national d'histoire naturelle, Paris</i>	
Poésie : Vytautas Stankus	44
<i>Introduction par Eglė Kačkutė, maître de conférences en littérature à l'Université de Vilnius et Irish Research Council Postdoctoral Fellow, traduction par Jean-Claude Lefèvre et Liudmila Edel-Matuolis</i>	
Turinys lietuvių kalba - Summary in English	48

La Lituanie impériale : les projets d'autonomie d'Alexandre et de Napoléon

Sylvie Lemasson

Le temps impérial de la Lituanie renvoie ici au chassé-croisé stratégique auquel se livrent les deux souverains les plus influents à l'origine du partage de l'Europe au début du XIX^e siècle¹. Avec l'objectif premier de se neutraliser, la France et la Russie échafaudent différents plans de conquête qui replacent la république des Deux Nations au cœur des affaires européennes. Instituée en 1569 au terme de l'Union de Lublin, cette entité procède d'une organisation politique unique en son genre. Le royaume de Pologne et le grand-duché de Lituanie décident en effet d'agréger leurs forces sur les bases d'un système fédéral. Cette association bicéphale à bien des égards inédite à son époque résulte de surcroît d'une dynamique historique méconnue, et souvent négligée. Le faiseur de roi de ce pacte n'était pas la Pologne mais la Lituanie, alors en mesure d'assurer une dot suffisamment appréciable pour édifier une puissance de poids. À son apogée, le grand-duché recense une population supérieure à celle de la France et de l'Angleterre réunies, et jouit d'un territoire supérieur à la superficie du Saint-Empire romain germanique en s'étirant des côtes baltiques aux rives de la Crimée. Après s'être saisie de la principauté de la Kievue au cours du XIV^e siècle, la Lituanie n'a encore rien à craindre d'une Moscovie évanescence.

Le grand-duché s'apparente à une citadelle militaire contre laquelle se heurtent les guerriers scandinaves, ruthènes ou bien germaniques. La Horde d'Or musulmane de Gengis Khan qui aborde avec une certaine aisance le continent européen depuis les steppes d'Asie centrale ne fait pas davantage recette face aux troupes de Mindaugas (1236-1263)². Si ce grand-duc marque de son empreinte l'assise militaire du grand-duché, Gediminas (1316-1341) récolte, lui, les fruits des différentes vagues d'expansion territoriale de son illustre prédécesseur et les met au service d'un rayonnement tout autant culturel que diplomatique. Le souverain mise sur la porosité des frontières pour accélérer la maturité de l'État lituanien et la modernisation de la société. Terre de tolérance à l'adresse des minorités et espace de développement à l'endroit des meilleurs esprits artistiques ou scientifiques, Vilnius devient un creuset multiethnique. Le cosmopolitisme encouragé par Gediminas découle d'un pari non moins remarquable. Car confronté à la menace de plus en plus pressante des chevaliers teutoniques missionnés par le pape en personne dans le but d'éradiquer les derniers bastions païens, le grand-duc se tourne vers le Saint-Siège. Son idée consistant à convertir une faiblesse identitaire (le paganisme du grand-duché) en un atout tactique (se faire l'aiguillon de la prospérité) finit par être payante. Convaincu de son

¹ Voir également : Sylvie Lemasson, *Vilnius l'Impériale. Le destin croisé d'Alexandre I^{er} et de Napoléon*, Editions SPM, collection Kronos, 2016.

² Les dates indiquées correspondent au règne du souverain.

pouvoir de séduction auprès de l'autorité suprême de l'Église catholique, Gediminas donne des gages de paix perpétuelle et non de guerre permanente à l'image des moines-soldats qui continuent, eux, de répandre la terreur.

Son raisonnement traduit avant l'heure la pensée du philosophe Emmanuel Kant incitant à promouvoir le commerce au nom de la stabilité. En nouant des liens avec ses proches voisins, Gediminas enlace tous ceux qui s'inquiètent de l'expansion du grand-duché. Les alliances matrimoniales avec la Pologne (protégée du Saint-Siège), la Mazovie (fief des Teutoniques) et la Rous kiévienne (berceau de l'orthodoxie) débouchent sur de nouveaux soutiens au bénéfice du grand-duché. En contrepartie de ces échanges pluriels, le grand-duc concède une forme d'acculturation avec l'objectif de conforter le processus de christianisation. Stratège averti, il accompagne une évolution historique majeure destinée à ancrer la Lituanie dans la cour des grands tout en évitant de subir une évangélisation forcée. De sorte que la centralité géographique du pays se décline en centralité politique.

En comprenant son avantage à composer avec cet État singulier, la papauté se dit prête à ne plus croiser le fer à travers les croisades baltes. Dans le même temps la Pologne se présente comme un allié d'excellence afin de passer en douceur dans le monde de la chrétienté. Aussi le rapprochement entre la Lituanie et la Pologne correspond-il à une addition d'intérêts mutuels. D'un côté, Vilnius sait pouvoir compter sur la bonne étoile de son voisin en guise de caution religieuse. De l'autre, la noblesse du royaume sait pouvoir renforcer une position hautement stratégique à l'intersection de différentes aires chrétiennes. En contractant un accord avec un partenaire doté d'un territoire trois fois plus étendu que le sien, la Pologne espère bien démultiplier ses leviers de puissance. Cette union liminaire de 1385 creuse le sillon de la république des Deux Nations. Par son mariage avec la monarque Hedwige, le petit-fils de Gediminas poursuit le dessein du grand-duché. En acceptant le baptême dans l'imposante cathédrale du Wawel à Cracovie, Jogaila (1377-1434) porte simultanément la couronne de Pologne et du grand-duché. Le jeune souverain christianise officiellement le dernier pays d'Europe tout en plaçant la dynastie des Jagellon sur le trône polonais.

Désormais point nodal continental, Varsovie et Vilnius portent la voix de l'Église avec assurance. Ce sont bien les troupes polono-lituanienues qui étouffent les prétentions des Teutoniques. La fameuse bataille de Tannenberg remportée en 1410 sur les redoutables chevaliers à cotte de mailles referme à jamais le chapitre des croisades punitives. Mais cet épisode glorieux conduit Vytautas, le bouillonnant cousin de Jogaila, à revendiquer la couronne du grand-duché en la différenciant de la couronne royale polonaise. Fort de son implication dans des combats acharnés et décisifs face aux Teutoniques, Vytautas se prévaut ni plus ni moins de l'effondrement de l'ordre du Mal. Il affiche une détermination à toute épreuve pour s'affranchir de la Pologne dans sa relation papale. En maniant avec brio le principe des guerres justes, si cher aux théologiens, il se pose en héraut du jugement de Dieu. Et en s'appropriant le caractère eschatologique de Tannenberg, il entend rivaliser sur

les cimes du pouvoir avec Jogaila. Rien ne semble contrarier l'aura et l'ambition du grand-duc qui pousse son armée jusqu'à Odessa. Il perpétue l'héritage de Gediminas avec l'édiction de statuts protecteurs, synonymes de liberté confessionnelle, destinés à la communauté juive. La population ashkénaze, présente en nombre sur le sol lituanien depuis le funeste épisode de la Peste noire, participe de manière déterminante au développement du grand-duché. L'âge d'or du grand-duché se confond ainsi avec le règne de Vytautas (1392-1430) qui, après le volet législatif, élève à tour de bras églises et châteaux en favorisant l'architecture gothique. Mais le style baroque ne tardera pas à se propager dans Vilnius, une cité réputée pour sa constellation de clochers.

Alors que la superficie du grand-duché s'accroît encore et toujours au cours des XIV^e et XV^e siècles, l'émancipation de la Moscovie va toucher de plein fouet la puissance lituanienne. Il revient d'ailleurs au tsar Ivan le Terrible de provoquer les hostilités. Revendiquer la grandeur de la culture orthodoxe, et partant sa protection, équivalait à viser les territoires ruthènes conquis par le grand-duché. Dans un environnement qui s'assombrit dangereusement pour Vilnius, le grand-duc sollicite une nouvelle alliance avec la Pologne. C'est ainsi que la république



Le grand-duché lors de l'Union de Lublin, 1569

des Deux Nations succède à l'Union de Kreva. Mais cette fois-ci la Pologne impose un cadre de négociations beaucoup plus favorable à ses intérêts. Une fois scellée, l'Union de Lublin entérine l'ascendant politique de Varsovie sur Vilnius. Non seulement la Pologne exerce son contrôle sur les terres orthodoxes conquises par le grand-duché en y instituant le catholicisme (Podolie, Volhynie, Kiev), mais elle s'adjuge aussi la couronne grand-ducale. Et comme si l'amoncellement de nuages au-dessus de Vilnius ne suffisait pas, la pratique généralisée de la langue polonaise s'empare de la classe nobiliaire lituanienne. L'extinction de la lignée des Jagellon en 1572 accentue le processus de vassalisation.

Mais les attributs de puissance de Varsovie ne mettent pas son roi à l'abri des tempêtes à venir. À l'instar du grand-duché, l'armature dorée du trône polonais attise les convoitises. Et l'adoption d'une monarchie élective en 1572 concourt à la fragiliser. Le recours à des dynasties étrangères accroît sa dépendance vis-à-vis de l'extérieur. Le coup fatal porté à la république des Deux Nations (que la plupart des chancelleries reconnaissent sous l'appellation polonaise de *Rzeczpospolita* quand elle n'est pas purement et simplement identifiée au royaume de Pologne) provient de la Russie.

Orchestré en trois temps par Catherine la Grande (1772, 1793, 1795), le démembrement de la *Rzeczpospolita* répond à une double sanction. Et tout amant qu'il ait été de la jeune impératrice, le dernier monarque polonais Stanislas Poniatowski ne changera rien à l'implacable sentence russe. C'est que la tsarine s'inquiète fortement de l'esprit libéral d'une noblesse polonaise éprise des thèses de Montesquieu au point de rédiger une constitution fidèle au principe de la séparation des pouvoirs. Elle juge alors la Pologne ingouvernable parce qu'imprévisible, et donc inutile aux intérêts russes. Mais elle a surtout à cœur d'arrondir les angles de son empire. Dans le langage impérial, il convient de traduire les velléités de Catherine II par la reprise de l'ensemble des terres ruthènes considérées comme des bijoux de famille.

Catherine ne s'octroie cependant pas l'ensemble de la *Rzeczpospolita*. Elle se contente du patrimoine de l'ancien grand-duché. La Russie engrange toute la partie ethnique et historique de la Lituanie, dont certaines régions étaient passées sous gouverne polonaise en 1569. Trois bandes successives, d'est en ouest, se retrouvent ainsi rattachées à l'empire tsariste : d'abord les circonscriptions de Vitebsk et de Moguilev ; puis celles de Minsk et de la Podolie ; enfin celles de Vilnius, Brest-Litovsk et de la Volhynie. Ce qui explique que toute la Grande Pologne (incluant Varsovie, Poznan et les anciens fiefs teutoniques) et la Petite Pologne (incluant la Galicie avec Cracovie, Lublin et Lwow) reviennent, respectivement, à la Prusse et à l'Autriche. Catherine II s'emploie à contenter des alliés devenus indispensables dans son bras de fer engagé contre les Ottomans pour sécuriser un accès à la mer Noire.

À partir de 1795, le grand-duché devient une province russe divisée en huit gouvernorats : Vilnius (siège du gouverneur général), Grodno, Minsk Moguilev, Vitebsk, Kiev, la Podolie et la Volhynie. Petit-fils choyé de Catherine II en qui la tsarine place tous ses espoirs, Alexandre I^{er} hérite de cette carte administrative complexe. Et de cette province, il compte bien anéantir la diplomatie européenne de Napoléon Bonaparte.

Tilsit ou Alexandre au pays des merveilles ?

Après avoir essuyé deux défaites face à l'armée napoléonienne à Eylau et Friedland en 1807, le tsar se retrouve contre toute attente à négocier en alter ego avec l'empereur à l'initiative du chambardement contraire aux intérêts russes. La victoire d'Austerlitz en 1805, qui flétrit à jamais l'éclat des Habsbourg avec la disparition du Saint-Empire romain germanique, puis la conquête de Berlin en 1806 qui confine la Prusse à un rôle de second couteau, font de Napoléon le maître des lieux alors qu'Alexandre perd deux précieux alliés. La propension de la Russie à se poser en rempart de « l'ogre français » s'étiole d'autant plus vite que l'empereur libère Varsovie de la tutelle prussienne. Sa marche victorieuse l'encourage à lancer ses troupes jusqu'au fleuve-frontière du Niémen séparant la

Pologne de la Lituanie. Là encore, contre toute attente, Napoléon ne pousse finalement pas son avantage en lâchant ses milliers d'hommes sur la rive opposée. Si les Polonais, dont les contingents représentent un maillon fort de la Grande Armée, regrettent cette occasion manquée, la plupart des élites lituaniennes comprennent encore moins cette décision vécue comme une trahison au regard de leurs fidèles engagements dix ans plus tôt dans les campagnes d'Italie. À cette époque du Directoire, le commandant Bonaparte essayait de jeunes pousses républicaines sur une péninsule où les Autrichiens, les Prussiens et les Russes tentaient de maintenir leur férule monarchique. Pour les exilés polono-lituaniens, combattre dans les rangs de la France révolutionnaire signifiait déjà prendre une revanche contre ceux qui les avaient rendus orphelins de leur patrie.

Le comportement magnanime de Napoléon à l'égard d'Alexandre s'explique en réalité par les coudées franches que lui garantit le traité de Tilsit. Le Français avait également besoin du Russe pour détricoter, une à une, les alliances hostiles à son projet européen. Et si le tsar reçoit l'assurance d'une large sphère d'influence filant de la Finlande vers le Bosphore, il reste démuné de toute stratégie de revers. De plus, Napoléon obtient l'adhésion russe au blocus continental décrété moins d'un an plus tôt contre Londres. En concédant ce ralliement, Alexandre se dépouille de son dernier appui dans les coalitions anti-françaises. L'aristocratie de Saint-Petersbourg ne s'y trompe pas. Le *gentleman agreement* est loin d'être favorable à son souverain, même s'il négocie (*a priori*) d'égal à égal avec un Napoléon sûr de son jeu. Certes le tsar sauvegarde ses conquêtes territoriales et l'intégrité de son empire, mais il n'est pas en mesure de froisser la nouvelle carte européenne du Français.

Aussi le tableau politique est-il faussement idyllique du côté russe bien que Napoléon, alors au faite de sa puissance, ne recherche pas l'humiliation, contrairement à la situation du roi de Prusse sur lequel s'abat la foudre. En hôte malheureux de Tilsit, contraint de se recroqueviller sous une pluie battante sur les berges du Niémen la veille du traité, le représentant des Hohenzollern ne peut rejoindre le radeau impérial où se règle le sort de l'Europe, mais aussi de son royaume. Sans recourir à l'arrogance souvent propre au vainqueur, Napoléon obtient l'essentiel. Il prive Alexandre de tout soutien autre que celui ... de la France. Le bel ouvrage diplomatique ne s'arrête pas là.

La création du duché de Varsovie constitue l'arme de poing recherchée par Napoléon pour menacer la Russie de jour comme de nuit. D'abord, en gonflant la Grande Armée de régiments polonais galvanisés par l'idée de s'en prendre à l'empire responsable du démembrement de la *Rzeczpospolita*. Ensuite, en agitant la question de l'autonomie (voire de l'indépendance) du duché de Varsovie afin d'électriser la partie-sœur lituanienne. Mettre Varsovie sur le chemin de la souveraineté revenait à aguicher Vilnius en lui faisant miroiter des droits similaires. Aux yeux de Napoléon, le ver était dans le fruit de Tilsit. Alexandre avait tout à

perdre d'une mobilisation lituanienne susceptible d'entraîner dans son sillage d'autres régions à fortes communautés nationales. Exposée à une cascade de revendications, l'empire russe pouvait sombrer dans le chaos. La partie d'échecs engagée par Napoléon avait de quoi séduire les apprentis sorciers.

Les princes polonais et lituanien à la rescousse d'Alexandre

De manière paradoxale, c'est la contre-attaque rapide du tsar qui va faire monter les enchères politiques concernant la Lituanie. Bien qu'il se soit séparé d'Adam Czartoryski en tant que ministre des Affaires étrangères, Alexandre continue d'appliquer sa règle de l'ordre mondial en retournant contre Napoléon la question nationale.

Issu de l'une des plus prestigieuses familles polonaises, soumise à l'exil au terme du démembrement du royaume, Czartoryski garde en mémoire les promesses de son ami le grand-duc Alexandre au cours de leurs longs conciliabules à Saint-Petersbourg. Le futur tsar lui promet de corriger l'injustice de sa grand-mère. La restauration de la *Rzeczpospolita* aura bel et bien lieu. Un jour. Si les parents du jeune Adam peuvent choisir l'Autriche comme terre de repli, lui est soumis au diktat de Catherine II qui l'assigne à résidence dans la capitale russe. En cherchant à étouffer tout sursaut politique du clan Czartoryski, elle était loin de se douter de la solide amitié qui allait naître entre Alexandre et le prince.

Fidèle conseiller du tsar, au grand dam des aristocrates russes, Adam Czartoryski démontre l'instrumentalisation du sujet polonais par Napoléon, et ce à des fins bellicistes. L'évolution (ou la révolution) prônée par l'empereur français en Europe centrale relevait de l'usurpation. C'est pourquoi Alexandre devait s'emparer des valeurs morales des Lumières en récusant l'apanage universaliste d'une France conquérante. Autrement dit, il était temps que la Russie se projecte en chantre de la paix et du droit des minorités en dénonçant le rôle faussement messianique de Napoléon.

Dans ce schéma aux contours précis, Vilnius aime l'attention d'un tsar qui entend insuffler un vent de démocratisation à son empire. Il s'agit de l'ériger en contre-modèle des mesures napoléoniennes. Avec des réformes libérales savamment dosées, la diversité culturelle de la Russie ne devait plus être une source de délitement mais un levier de puissance. Et Vilnius offrait de nombreux atouts pour polir une identité européenne.

Le multilinguisme et le caractère multiconfessionnel du grand-duché, d'une part, la sécularisation de son université, de l'autre, militaient en faveur d'un statut particulier. Élevée au rang de ville impériale après Moscou et Saint-Petersbourg, la cité lituanienne se distingue par son expérience dans des disciplines comme la littérature, la philologie et la médecine.

Avec le titre de curateur des huit gouvernorats, soit la charge d'un ministre de l'éducation, Czartoryski contribue à la flamboyance de l'institution universi-

taire. L'établissement recense alors plus d'étudiants que les illustres Cracovie, Varsovie et Prague. Observatoire du savoir, Vilnius devient l'aiguillon politique de Czartoryski. De la réussite de sa mission (concourir à la modernité de la Russie à travers l'émancipation du grand-duché) dépendait la résurgence de la *Rzeczpospolita*.

Les origines du prince le mènent à concevoir cette restauration en accordant un rôle prééminent à la noblesse polonaise. À compter de 1810, lorsque l'esprit de Tilsit s'étiole définitivement en raison du mariage de Napoléon avec Marie-Louise d'Autriche et du non-respect du blocus continental par le tsar, la question polonaise dépend de la question lituanienne, véritable dynamique de l'offensive russe.

Alexandre confie le dossier de l'autonomie à Michel Oginski qui revendique fièrement ses racines lituano-ruthènes. Également issu d'une famille nobiliaire très influente dans l'histoire de la *Rzeczpospolita*, le prince se complait à répéter haut et fort toute la déception ressentie à Tilsit quand Napoléon refuse d'envoyer ses troupes au-delà du Niémen. C'est à cette date charnière qu'Oginski rompt avec l'empereur français. Celui qui a porté la voix des exilés à l'étranger en s'adressant dès 1796 à Bonaparte, celui qui a levé à ses frais une division de cavalerie auprès du généralissime Kosciuszko et celui, enfin, qui a composé les marches militaires à la gloire des légions polonaises, n'hésite pas à se mettre au service de la diplomatie d'Alexandre. Oginski est l'antithèse de Czartoryski.

Avec lui, la réponse du tsar au duché de Varsovie se résume à la restauration du grand-duché comme matrice d'une future fédération polono-lituanienne. Cette posture politique signifie deux choses. Primo, le retournement de la question de l'autonomie contre Napoléon s'établit à partir de la « vigie » lituanienne, et non plus du « phare » polonais. Secundo, la résurgence d'une *Rzeczpospolita* sous la houlette russe se réalisera davantage sur les bases de l'Union de Kreva (rayonnement lituanien) que sur celle de Lublin (domination polonaise).

Michel Oginski rédige sa convention dans une phase de plus en plus tendue entre la Russie et la France. En 1811, le tsar déploie ses troupes sur le versant occidental de son empire tout en réactivant des alliances traditionnelles. Ce qui devient officiellement le « plan Oginski » inquiète le prince Joseph Poniatowski, ministre de la guerre du duché de Varsovie, qui prend très au sérieux la menace



Adam Jerzy Czartoryski
(1770-1861)



Michel Cléophas
Oginski (1765-1833)

russe à travers le dossier lituanien. Son déplacement à Paris visait à convaincre Napoléon de l'imminence d'un conflit franco-russe auquel se préparait clairement le tsar avec la mobilisation de tous les ressorts anti-français à sa disposition.

Oginski a conscience de la course de vitesse engagée entre les deux empereurs. Ce qui l'incite à dérouler un argumentaire bien rodé. Décider d'un geste historique vis-à-vis de Vilnius, c'était l'assurance de faire coup double contre Napoléon. En Lituanie, Alexandre s'assurait d'une base militaire stratégique. Et en Pologne, il ravivait les « tromperies » de Napoléon en stigmatisant l'armada française qui phagocytait le duché. Alors que la Lituanie allait engranger le gain d'une autonomie, la Pologne allait douter de la sincérité de l'empereur français. Et si la Lituanie, « n'ayant qu'un chef qui représenterait le tsar, jouissait de tous les avantages d'un gouvernement simple, uniforme et veillant au bonheur et à la tranquillité des individus, les Varsoviens au contraire ne connaissaient jusqu'à présent que le despotisme militaire et l'anarchie civile ».

Oginski rappelle judicieusement le patrimoine du grand-duché pour souligner la maturité lituanienne avant son union avec la Pologne : « En conservant leur Statut législatif, les Lithuaniens maintiendraient les lois de leurs pères, des lois adoptées au local, aux mœurs et aux habitudes de la nation. Les Varsoviens, au contraire, conservent dans leurs formes judiciaires un mélange d'anciennes lois polonaises, prussiennes et françaises d'après le Code Napoléonien ». Enfin, Oginski insiste sur la « constellation politique » unique de Vilnius permettant à Alexandre de conjuguer politique occidentale et orientale, politique étrangère et intérieure. Par conséquent, il revenait à une Russie responsable du démembrement de la république des Deux Nations de la ressusciter parce qu'elle savait mieux que quiconque saisir « l'âme polonaise » grâce à sa proximité avec la Lituanie.

La convention d'Oginski est approuvée par le tsar, non sans résistance venant des notables conservateurs russes. Paraphé dans son intégralité en décembre 1811, l'oukase décline en onze points le rétablissement du grand-duché dans ses frontières lituanienne et ruthène en comprenant les terres de Russie blanche (Biélorussie actuelle et Ukraine occidentale). Les huit gouvernorats hérités de Catherine II forment une seule province sous le nom de « grand-duché de Lituanie » avec à sa tête un représentant officiel du tsar. Vilnius retrouve son statut de capitale.

Napoléon et la Lituanie : une autonomie déclarée mais un rendez-vous manqué

Les autorités françaises en poste à Varsovie accordent peu d'attention à cet oukase. L'analyse du résidant Bignon traduit une forme de désinvolture significative de la méconnaissance des affaires lituaniennes. Non seulement

Bignon s'égare sur le nombre des personnalités nommées au sein du grand-duché tout en remettant en cause la véracité de certaines nominations, mais en plus il donne libre cours à une ironie grinçante en évoquant le « charlatanisme réel ou supposé » de figures nobiliaires. Dans la dépêche diplomatique à destination de Paris, le prince Oginski est décrit comme un « aventurier qui change de partis sans scrupule ». Le crédit français porté au cas lituanien reste à l'évidence bien en deçà du rôle dévolu au grand-duché par la Russie.

En avril 1812, le tsar installe son quartier général à Vilnius en faisant de la cité grand-ducale la plaque tournante de son offensive politique et militaire. Mais Napoléon parvient à mobiliser une force de frappe sans précédent. Organisée à partir de Dantzig, Königsberg et Varsovie, la Grande Armée aligne plus d'un demi-million d'hommes. Du jamais vu ! Après avoir franchi le Niémen fin juin, Napoléon s'approprie Vilnius. Le 1^{er} juillet 1812, il y déploie son dispositif de guerre destiné à la campagne de Russie tout en décrétant le gouvernement provisoire lituanien. Bien que cette nouvelle instance soit totalement soumise à la hiérarchie impériale, c'est la stupeur du côté polonais. La mesure édictée par Napoléon tombe sans consultation et semble remettre en cause la résurgence du royaume de Pologne. Et du côté lituanien, l'ambiance n'est pas davantage aux cotillons car Napoléon impose un cadre administratif sans même avoir échangé avec les personnalités pressenties à occuper les postes de la commission exécutive (à l'exception d'Alexandre Sapieha, aux côtés de Napoléon depuis le départ de la Grande Armée). Certains patronymes emblématiques de la noblesse lituanienne, à l'instar du comte Stanislas Soltan nommé président, sont absents de Vilnius et désignés à leur insu à de nouvelles fonctions. Pour pallier leur incapacité à siéger au sein du gouvernement, Napoléon suscite l'incompréhension en recourant à des Polonais. Et comble de confusion pour les Litvaniens, Alexandre Potocki (fils du président du conseil des ministres du duché de Varsovie) reçoit le portefeuille des Affaires intérieures et Jean Sniadecki (académicien polonais) celui de l'Instruction publique. Si ces nominations calment la partie polonaise, elles irritent la partie lituanienne.

Il faut souligner la difficulté de Napoléon à trouver sur place des personnalités expérimentées qui n'aient pas quitté Vilnius avec l'équipage du tsar ou qui ne soient pas restées à l'étranger depuis la fin de la *Rzeczpospolita*. La tâche pour l'intendance française se compliquait plus encore avec des terres lituanienues ravagées par des intempéries d'une rare violence ou par des incendies provoqués par les Russes au moment de leur retraite. Indépendamment de ce contexte peu favorable à l'effort de guerre exigé par Napoléon, l'empereur n'avait jamais pris le temps de s'intéresser à la face lituanienne de la république des Deux Nations, confondue avec le royaume de Pologne. De sorte que dans l'esprit de Napoléon, les Litvaniens sont des Polonais. Et la Lituanie un appendice de la Pologne.

Si ce prisme singulier altère la vision du grand-duché, il n'explique pas toute l'ambiguïté impériale qui atteint son paroxysme le 14 juillet 1812. À l'occasion de la fête nationale française, Napoléon proclame la Confédération générale de Varsovie (une résurgence du royaume de Pologne) qui doit réunir les instances gouvernementales polonaises et lituaniennes. Si pour les Polonais représentés en nombre à Vilnius, tout concourt au recouvrement de leur souveraineté, les Lituaniens, eux, se réfèrent en toute confiance à une sémantique tout aussi prometteuse quant à leurs prérogatives. Dans le texte concocté par les autorités françaises figure en effet que la « vertueuse entreprise » (la Confédération de Varsovie) garantirait à la « patrie (lituanienne) ses privilèges et son antique indépendance ». En d'autres termes, le grand-duché pouvait renouer avec l'âge d'or de sa puissance.

Napoléon flirtait avec la dualité dans l'espoir de s'assurer le soutien de chaque protagoniste. L'ampleur de la guerre imposait un tribut considérable aux caisses impériales et aux pays tiers engagés contre la Russie. Cet équilibre poussé à l'extrême permettait aussi à Napoléon de repousser l'issue de la *Rzeczpospolita*. La victoire remportée sur Alexandre devait l'aider à apprécier l'implication des uns et des autres.

Toutefois, avant que ne commence la retraite de Russie, la rupture entre certains Lituaniens et Napoléon était déjà consommée. En septembre 1812, Alexandre Sapieha démissionne de la commission gouvernementale et Stanislas Soltan se met en congé de la présidence. Aux échelons administratifs intermédiaires confiés à la classe nobiliaire, on ne compte plus les défections. Les exigences françaises étaient décidément trop lourdes. Même les paysans de Samogitie se rebellent alors qu'ils avaient vu en Napoléon leur libérateur et leur sauveur. La fin du joug russe et la fin du servage restaient une promesse.

Conclure sur ce que Napoléon aurait finalement décidé au terme d'une victoire sur les forces russes peut paraître hasardeux, sinon présomptueux. Mais deux hypothèses confortent l'idée non pas de la résurgence en tant que telle de la *Rzeczpospolita*, mais d'un système confédéral sur la base de la *Rzeczpospolita*. D'abord parce que l'empereur rechignait à concevoir de grands ensembles territoriaux au sein de sa sphère d'influence – l'exemple de la Confédération du Rhin l'atteste. Ensuite parce que différents documents retrouvés dans des fourgons français près de la Bérézina évoquent la constitution de plusieurs duchés : celui de Varsovie, de Lituanie, de Volhynie et de Smolensk.

Le temps impérial de la Lituanie correspondait donc bien à une volonté tantôt russe, tantôt française, de transformer Vilnius en un centre névralgique régional, soit comme modèle d'émancipation nationale (Alexandre), soit pour agréger de nouvelles forces politiques (Napoléon).

Kaunas 1919-1940, un phénomène de l'architecture de l'optimisme

Marija Drėmaitė

L'optimisme n'est pas un style de plus, ni un -isme ou un courant moderniste de plus parmi ceux qui apparaissaient et se formaient en grand nombre dans l'Europe de l'entre-deux-guerres. L'optimisme n'est pas un style mais un état d'esprit¹. C'est une approche exprimant la foi et l'espoir que la démarche engagée atteigne le résultat positif recherché.

Même si cette démarche était bien présente dans toute l'Europe de l'entre-deux-guerres, elle eut un caractère propre dans les pays nouvellement créés. Suite à la disparition des grands empires à la fin de la Première guerre mondiale, l'Europe vit en effet émerger en 1917-1918 neuf États indépendants (Tchécoslovaquie, Yougoslavie, Pologne,



Le musée Vytautas-le-Grand avec le beffroi, encore en construction, et le monument de la Liberté, vers 1934

Lituanie, Lettonie, Estonie, Finlande, Autriche, Hongrie) pour lesquels leurs fondateurs avaient l'espoir optimiste d'avenirs meilleurs, à savoir l'indépendance, la démocratie, l'égalité sociale, le bien-être, la mobilité, ainsi que le confort lié à l'urbanisme et au progrès de la science et des technologies. Les nouveaux pays sont entrés de manière dynamique dans la compétition du modernisme, cherchant à suivre les tendances mondiales et à atteindre les standards européens². L'optimisme favorisait le travail, la création, le désir de changer. Un grand nombre d'expériences avant-gardistes démontraient que la construction d'un pays indépendant et le modernisme dans les régions de l'Europe centrale et orientale se manifestent sous la forme d'un phénomène aux multiples facettes et visages.³

¹ *Architecture of Optimism: The Kaunas Phenomenon, 1918-1940*, ed. by Marija Drėmaitė, Vilnius: Lapas, 2018.

² Cf. aussi : *Races to Modernity. Metropolitan Aspirations in Eastern Europe, 1890-1940*, edited by Jan C. Behrends and Martin Kohlrausch, Budapest-New York: Central European University Press, 2014.

³ Cf. aussi : Andrzej Szczerski, *Modernizacja. Sztuka i architektura w nowych państwach Europy Środkowo-Wschodniej 1918-1939*, Łódź: Muzeum Sztuki w Łodzi, 2010.

Lors du rétablissement de l'État lituanien le 16 février 1918, c'est Vilnius qui fut déclarée capitale du pays. Toutefois, les tensions géopolitiques et les conflits territoriaux ont conduit à ce que, face à l'offensive des bolcheviks en janvier 1919, le gouvernement lituanien dut rapidement être transféré à Kaunas, la deuxième plus grande ville du pays. Vilnius fut investie par les forces armées polonaises en 1920. En conséquence, la ville de Kaunas acquit un statut unique : elle devint la capitale provisoire. Ce statut sera à l'origine des transformations profondes que connut la ville. Entre 1919 et 1939, Kaunas, comme capitale provisoire de la République de Lituanie, devint un exemple d'urbanisme et de modernisation dynamiques, démontrant les valeurs et les objectifs propres à de nombreuses villes d'Europe centrale et orientale à cette époque, et favorisant la croyance optimiste en l'avenir de l'Indépendance.

Modernisme et transformation profonde des villes

Pour une grande majorité de villes européennes, la transformation urbaine devint un objectif prioritaire, surtout pour celles qui, comme Varsovie, Tallinn, Riga, Helsinki ou Belgrade, reprirent ou acquirent le statut de capitale⁴. Ces villes, qui se devaient d'être représentatives de leurs États et nations, étaient confrontées aux mêmes défis, à savoir la nécessité de se débarrasser des visions, symboles et héritages architecturaux impériaux, de changer l'environnement urbanistique, de créer de nouveaux centres politiques et de construire de nouveaux bâtiments publics. Ville de province formée au Moyen Âge, Kaunas avait connu un essor industriel au XIX^e siècle. En 1919, elle comptait près de 90 000 habitants.

En vingt ans, la ville fit un bond démographique et en superficie sans précédent. Sa surface fut multipliée par sept et le nombre d'habitants s'éleva bientôt à 155 000. Même si Kaunas se définissait durant l'entre-deux-guerres comme une capitale nationale, elle était aussi multiculturelle : en 1937, elle comptait 61 % de Litvaniens, 25,5 % de Juifs, 3,9 % de Polonais, 3,3 % d'Allemands et 3,3 % de Russes. De nombreuses organisations et associations nationales, professionnelles, culturelles et autres unions de citoyens s'implantèrent dans la ville durant cette période. Le secteur privé était un acteur dynamique dans la construction de banques, d'écoles, de lieux de culte et de maisons d'habitation qui ont laissé une marque significative dans l'espace architectural de la ville. Ont été construits près de douze mille bâtiments portant les marques du modernisme reconnaissables dans le monde entier : hygiène, ouverture, lumière. Les infrastructures de la ville, l'amélioration des communications et la construction d'immeubles confortables, tout ceci a aidé

⁴ Cf. aussi : Andreas Fielberth, *Tallinn-Riga-Kaunas. Ihr Ausbau zu modernen Hauptstädten 1920-1940*, Köln/Weimar: Böhlau Verlag, 2005.

Kaunas à se débarrasser de l'ancienne image de ville provinciale de l'empire russe pour créer celle de la métropole moderne⁵.

Plus d'un étranger venu à Kaunas dans les années trente constata l'ampleur des travaux de construction et la transformation radicale de l'image de la ville. Le journaliste allemand Viktor Zinghaus remarqua en 1938 que le dynamisme de changement de Kaunas comme métropole pouvait seulement être comparé à celui des villes américaines : « Parallèlement à l'initiative privée, l'État et la ville ont intensément investi le domaine de la construction. De nombreux nouveaux bâtiments de représentation y ont vu le jour : ministères, hôpitaux, écoles, musées. Ils confèrent à cette ville le visage d'une capitale⁶ ». L'architecte estonien Hanno Kompus, dans sa description de Kaunas en 1935, constata : « Kaunas se construit avec zèle et ne compte pas sur la dépense. Tout ce qui émerge de nouveau est construit en dur. À personne ne vient l'idée que l'on pourrait construire en bois dans la capitale. [...] On peut être envieux envers les habitants de Kaunas et leurs architectes pour leur liberté dans le choix des formes architecturales qui répondent aux attentes modernes de beauté pour les gens d'aujourd'hui. Il n'y a rien d'ancien dans cette ville. [...] Le Kaunas moderne apporte au panoptique des anciennes constructions en crépi la sobriété fonctionnelle, la vivacité, la simplicité, la clarté et la sagesse des matériaux⁷ ».

Modernisme provisoire

Le statut de capitale provisoire a permis à la ville provinciale de Kaunas non seulement de se transformer rapidement en métropole moderne⁸ mais de rêver à des projets utopiques d'avenir. D'autre part, ce statut provisoire a agi aussi comme un frein ne permettant pas d'avancer en pleine puissance. Une partie de l'élite de la cité pensait que cela ne valait pas la peine d'investir dans la construction à Kaunas, car cela aurait été comme entériner la perte de Vilnius. Le muséologue et historien de l'art Paulius Galaunė se souvient que, dans les années 20, il était courant de dire qu'il ne fallait pas dépenser dans des bâtiments publics et administratifs onéreux dans la capitale provisoire car il fallait attendre le retour de Vilnius pour y construire la capitale lituanienne⁹. Dans les années 30, le gouvernement se résolut enfin à investir dans

⁵ Cf. aussi : *Kaunas 1918–2015. Architektūros gidas*, sud. Julija Reklaitė, Vilnius: Architektūros fondas, Lapas, 2015.

⁶ Viktor Zinghaus, *Fuehrende Koepfe in den baltischen Staaten*, Kaunas/Leipzig/Wien: Ostverlag der Buchhandlung Pribačis, 1938, p. 67.

⁷ De l'ancienne ville de garnison russe a émergé une ville moderne, constata un architecte étranger au sujet de la construction de Kaunas, *Lietuvos aidas*, 24.06.1935.

⁸ Andreas Fuelberth, « Kaunas als provisorische Hauptstadt Litauens bis 1939 / Kaunas – laikinoji Lietuvos sostinė iki 1939 metų », *Jahrestagung 2008 / Suvažiavimo darbai*, Lampertheim, Lietuvių kultūros institutas, 2009, p. 89–110.

⁹ Egidijus Aleksandravičius, « Modernizmo link arba prie šiuolaikinio Kauno meninės kultūros lopšio (1918–1940 metai): recenzija », *Kauno istorijos metraštis*, 2002, t. 3, p. 352–353.



Le Kaunas moderne, rue Vytauto, vers 1936

Kaunas et à ériger des bâtiments publics. Il est cependant possible de remarquer sur leurs façades et leurs intérieurs des marques de ce statut provisoire, ainsi que le reflet du problème de l'intégrité territoriale du pays, particulièrement importante pour le jeune État. Ainsi, les armoiries des trois plus grandes villes du pays – Vilnius,

Kaunas et Klaipėda – étaient toujours représentées ensemble dans le symbolisme étatique comme un objectif à atteindre, car, dans la réalité, à aucun moment durant la période de 1918 à 1940, les trois villes n'appartinrent simultanément à la Lituanie. Pendant que l'État tardait, Kaunas fut construit par ses nouveaux habitants, l'élite instruite d'origine paysanne, les entrepreneurs et les fonctionnaires, tous s'étant approprié la tâche de fondation de la nation. Lorsqu'en 1939 la capitale historique Vilnius fut rendue à la Lituanie, Kaunas s'était toutefois installée durant ces vingt ans dans la conscience collective des Lituanais comme une capitale véritable, et non plus provisoire.

Modernisme et style national

Tout en considérant le modernisme comme un fondement de l'architecture nationale, les jeunes États¹⁰ étaient confrontés à un dilemme : comment marier modernisme et identité nationale. La création d'un style national s'appuyant sur l'art populaire et sur les références historiques devint une tâche importante dans la quête de marier aspirations modernes et identité des États nationaux.

Le passé historique de la Lituanie joua un grand rôle dans la création de l'État moderne.¹¹ On souligna que l'État lituanien ne fut pas créé mais rétabli en 1918, en rappelant l'existence passée du grand-duché de Lituanie qui avait

¹⁰ David Crowley, *National Modernisms, Modernism: Designing a New World*, London: Victoria and Albert Museum, p. 343 (341–360).

¹¹ Giedrė Jankevičiūtė, *Dailė ir valstybė: dailės gyvenimas Lietuvos Respublikoje 1918–1940*, Kaunas: Nacionalinis M. K. Čiurlionio dailės muziejus, 2003; Steven Mansbach, « Modernist Architecture and Nationalist Aspiration in the Baltic: Two Case Studies », *Journal of the Society of Architectural Historians [JSAH]*, vol. 65, no. 1, March 2006, p. 92-111; idem., « Modernism and Nationalist Architecture in the First Lithuanian Republic », *Neue Staaten – neue Bilder? Visuelle Kultur im Dienst staatlicher Selbstdarstellung in Zentral- und Osteuropa seit 1918*, Arnold Bartetzky, Marina Dmitrieva, and Stefan Troebst, eds., Cologne: Böhlau Verlag, 2005, p. 47-55.

disparu en 1795 de la carte de l'Europe, ensemble avec le royaume de Pologne au sein de la république des Deux Nations. Les anciennes terres de la Lituanie rattachées à l'Empire russe avaient subi en cent ans de fortes modifications, au point que la Lituanie rétablie en 1918 fut de fait un nouvel État implanté sur un territoire beaucoup plus petit qui, laissant de côté l'ancien État multinational qu'était le grand-duché, choisit le chemin d'un État national. Pendant toute la période de l'existence de la Première république (1918-1940), l'identité nationale fut construite à la fois sur un modernisme tourné vers l'avenir et sur des idéaux nationaux contradictoires, à savoir fondés d'une part sur l'héritage de grandeur de l'ancien État médiéval aristocratique et d'autre part sur l'actuelle culture ethnique paysanne.

La tradition et les priorités de la nouvelle bourgeoisie ne permirent pas à des expériences sociales avant-gardistes et architecturales d'émerger. S'il n'y a donc pas eu l'apparition d'un mouvement de modernisme radical, l'architecture contemporaine trouva néanmoins un sentier intermédiaire entre le modernisme et les traditions classiques. L'architecture de style international fut critiquée par les apologistes de l'architecture de style national comme étant incapable d'exprimer l'âme nationale. Ainsi se développa pendant longtemps à Kaunas un style *art déco* qui fut suffisamment moderne et en même temps favorable à la stylisation, ce qui se manifesta dans les intérieurs de style national.

En Lituanie, les hommes politiques ne se mêlaient pas outre mesure d'architecture. Cependant en 1937 le président de la République Antanas Smetona exprima publiquement des doutes : « Est-ce que le soi-disant modernisme cherché par nos ingénieurs en Italie et dans d'autres pays occidentaux ne s'enracine pas de trop chez nous ? Pourtant, nous admirons et nous sommes fiers de l'héritage de nos maisons, croix et chapelles en bois. Pourquoi les architectes ne créent-ils pas lituanien ? Pourvu que l'on ne nous prive pas de l'identité nationale en cherchant à la moderniser »¹². À Kaunas, comme dans la plupart des pays européens aux régimes autoritaires de l'entre-deux-guerres, se manifesta une méfiance à l'égard du fonctionnalisme, du constructivisme et autres -ismes cherchant à rejeter le passé. Ceci se répercuta sur la société et par conséquent sur le style de l'architecture.

Ce n'est que dans les années 30, sous l'influence de jeunes architectes formés à l'étranger, que vint la compréhension que le style national est ce qui se crée ici et maintenant. Ce processus de création urbaine inspiré par le modernisme mais traversé par le traditionalisme donna naissance à des formes uniques permettant de présenter Kaunas comme un exemple d'architecture régionaliste authentique.¹³

¹² J. E., « Lietuvos Respublikos prezidentas rašo », *Technika ir ūkis*, 1937, nr. 2, p. 1.

¹³ Vaidas Petruolis, « Architectural Ideas in Post-World war I Lithuania: Between "National style" and the Modern Movement », *Centropa*, vol. XIV, no. 2 (May 2014), p. 209–217.

Modernisme spontané et inachevé

Kaunas, il faut le dire, se construisit de manière spontanée, sans ordre élaboré. Ce n'est pas un phénomène exclusif dans l'Europe centrale et orientale de l'entre-deux-guerres. Le nouveau Kaunas s'accrut sur un plan rectangulaire régulier établi au XIX^e siècle, par la reconstruction d'immeubles à la place de ceux à un étage de l'époque tsariste et des petites maisons en bois. Étaient prévus les plans de nouvelles places, parcs, ensembles sportifs. De nouveaux quartiers furent construits selon l'idée de ville-jardin. Cependant Kaunas ne



Salon de l'appartement d'Alexandra Iljinienė (architecte Ārnas Funkas, 1935)

put former un paysage moderne harmonieux. Nous ne trouvons pas ici de zones modernistes fonctionnelles ou de quartiers d'habitation modernes pour ouvriers incarnant des transformations sociales. Toutefois, ces réalisations aboutirent à créer un environnement harmonieux avec la nature et à sauvegarder d'importantes zones vertes. Comme le constate le chercheur Vaidas Petrusis, la modernisation de la ville fut liée non pas à des plans de modernisme élaborés, mais à la spontanéité, au statut provisoire et à la modernisation fonctionnelle conditionnée

par les exigences de besoins quotidiens : propriété, hygiène, installation d'infrastructures sociales, construction de maisons d'habitation¹⁴.

En 1939, lorsqu'il fallut décider rapidement de déménager à Vilnius, Kaunas resta en l'état. Y sont ainsi restés inachevés certains projets urbanistiques, tels que le nouvel hôtel de ville, l'Opéra, les palais du Président et du Gouvernement. Des espaces sont restés vides entre des immeubles sur l'allée principale de la ville et au sein de quartiers nouveaux. La modernisation de Kaunas se poursuivit à l'époque soviétique, mais comme celle d'un important centre industriel et non plus d'une capitale.

¹⁴ Cf. aussi : Rasa Bertašiūtė, Vilma Karvelytė-Balbierienė, Arvydas Pakštalis, Vaidas Petrusis, Kastytis Rudokas, *Lietuvos tarpukario architektūrinis palikimas: materialumo ir nematerialumo dermė*, sud. Vaidas Petrusis, Kaunas: Technologija, 2015.

Modernisme en migration et multifacette

Kaunas durant l'entre-deux-guerres fut transformé par près de 300 spécialistes qui peuvent être considérés comme une puissante force collective. Il s'agissait d'architectes, d'ingénieurs du bâtiment, de techniciens issus de générations et d'expériences différentes ayant obtenu leur qualification dans différents pays. Ce sont des modernistes immigrés qui ont créé Kaunas, car, en 1918, la ville n'avait presque pas d'architectes locaux et il n'existait aucune école d'architecture en Lituanie (le pouvoir tsariste avait fermé l'université de Vilnius en 1832). Dans les années vingt, arrivèrent à Kaunas des architectes d'origine lituanienne formés dans les universités de Russie tandis que de jeunes boursiers d'État quittaient Kaunas pour aller faire leurs études d'architecture à Berlin, Rome, Bruxelles ou Paris, pour y revenir en apportant de nouvelles tendances. Parallèlement a été créée en 1922 à Kaunas une école d'architecture au sein de l'université de



Maison d'habitation d'Eliah Schneider, 3 rue Vaidilutės (architecte Stasys Kudokas, 1938)

Lituanie qui, dans les années trente, commencera à créer ses propres tendances inspirées du modernisme occidental. À Kaunas vont prédominer les méthodes traditionnelles et les matériaux locaux : bois, constructions en briques, céramiques et toitures en pente. Tout cela amena dans la ville vers 1930 un style particulier, qui permet de parler – dans le contexte international – de décentralisation du modernisme et de manifestation de régionalisme.

Renaissance du modernisme

Après l'annexion soviétique et la Seconde guerre mondiale, Kaunas avait perdu son statut de capitale. La ville se développa en tant que centre industriel. Cependant l'architecture moderniste du centre-ville resta un témoin vivant et intangible de l'État indépendant. L'héritage de cette architecture se transforma en une légende du Kaunas de l'entre-deux-guerres assise sur ces bâtiments de qualité qui n'avaient pas perdu leur sens symbolique. Ils témoignèrent d'une culture et d'un mode de vie autres que ceux de la soviétisation

imposée et maintinrent l'identité culturelle des habitants de la ville.

Malgré l'émigration d'une grande partie des architectes modernistes, Kaunas put encore compter sur un nombre suffisant de spécialistes. Mais le plus important, ce fut le maintien de l'école d'architecture de Kaunas qui, à l'époque soviétique, réussit à garder le lien avec la génération de l'entre-deux-guerres. La matière et la forme du modernisme des années 1918-1940



Vue optimiste sur les nouveaux quartiers
(photo Veronika Šleivytė, 1937)

sont à l'origine de l'émergence dans les années 60 de la nouvelle architecture de qualité du modernisme et de la planification urbanistique. Condamnée durant la période soviétique de l'après-guerre comme « bourgeoise » et « formaliste », l'architecture du modernisme de Kaunas sera progressivement reconnue à l'époque soviétique tardive. L'absence de liberté fera naître des stéréotypes patriotiques et favorisera un romantisme de la période de l'entre-deux-guerres. En 1990, après le rétablissement de l'indépendance de la Lituanie, la restauration des bâtiments symboliques de cette période devint le signe important d'une renaissance.

Dans la ville de Kaunas d'aujourd'hui, l'héritage de l'architecture de l'entre-deux-guerres fut redécouvert « à nouveau ». Avec la devise en anglais *Con(temporary) Capital* est venue l'idée de ranimer la mémoire de l'architecture du modernisme par des visites guidées, présentations, manifestations, programmes de restauration des bâtiments, dans le but de présenter la candidature de Kaunas au titre de « Capitale européenne de la culture » pour l'année 2022. Le 15 avril 2015 à Bruxelles, le Label du Patrimoine européen lui a été remis sous l'intitulé « Kaunas 1919-1940 », confirmant l'importance du phénomène de la capitale provisoire dans la création de l'Europe. La même année, la ville obtint le statut de Ville créative de design accordé par l'UNESCO. En 2017, l'architecture du modernisme de Kaunas fut inscrite sur la liste indicative du Patrimoine mondial de l'UNESCO sous le titre « Kaunas 1919-1939, la capitale inspirée par le mouvement moderne ».

L'héritage de l'entre-deux-guerres devient ainsi un important atout de la ville. Le modernisme de cette période est aujourd'hui considéré comme l'une des pierres angulaires de l'identité de Kaunas, dans sa quête de devenir un lieu de témoignage de l'Europe moderne de la première moitié du XX^e siècle. Ainsi se construit une partie pérenne de l'identité de la ville, alliant le passé à l'avenir. L'héritage de l'entre-deux-guerres est à l'origine de la formation de l'identité optimiste d'une ville en renaissance.

Traduit du lituanien par Liudmila Edel-Matuolis

Eduardas Turauskas (1896-1966), juriste, journaliste, diplomate, ami de la France

Caroline Paliulis

Eduardas Turauskas est né le 30 mai 1896 à Endriejavas en Samogitie, dans le gouvernorat de Kaunas de l'empire russe. Son père était sacristain et son oncle prêtre. Tous deux appartinrent au mouvement clandestin des « porteurs de livres » (*knygnešiai*), né de l'interdiction tsariste d'imprimer livres et journaux lituaniens en caractères latins, une des mesures de répression contre le soulèvement pour l'autonomie de 1863. Ils allaient chercher à dos d'hommes des livres imprimés en lituanien dans la région de la Lituanie Mineure alors annexée à la Prusse pour les diffuser par réseaux dans les autres régions de la Lituanie sous joug russe¹. Eduardas fut donc très tôt éclairé par l'aura de la résistance contre la russification. L'Église catholique était au cœur de cette contestation intellectuelle, véritable forteresse d'opposition. Comme étudiant à Saint-Petersbourg devenu Petrograd, il fut témoin de la Révolution russe de 1917. Plus tard, il retourna en Russie bolchevique lors d'un voyage en tant que député à la Diète (Seimas) de Lituanie et constata les dégâts de la « dictature du prolétariat ».

Trois grandes lignes se dégagent de la vie d'Eduardas Turauskas : une foi catholique militante, une aversion ardente envers le bolchevisme, et un engagement croissant à favoriser les liens de son pays avec la France. Il participa en effet activement à la création et au développement de relations diplomatiques, culturelles et économiques entre les deux pays pendant les années de construction du jeune État lituanien et, après son annexion par l'Union soviétique, il rappela sans cesse l'existence passée de ces relations afin de tenter d'éviter que son pays ne soit rayé non seulement des cartes, mais aussi des mémoires. Pour le juriste, journaliste et diplomate qu'il était, « le pays de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen » représentait le modèle de la démocratie et de la justice.

Après l'école primaire à Endriejavas, il poursuivit des études secondaires à Telšiai qu'il acheva pendant la guerre de 1914-18 au gymnase de Vilkaviškis, évacué dans la vallée du Don, à Voronej. Eduardas Turauskas fera partie toute sa vie du mouvement catholique des *Ateitininkai*, né en 1911, qu'il avait rejoint dès l'âge de 16 ans et dont il fut élu président plusieurs fois au cours de sa vie. « *Ateitis* », en lituanien, signifie « avenir ». La devise des *Ateitininkai* était : « *Omnia Instaurare in Christo* » (*Renouveler toutes choses dans le*

¹ Voir : Caroline Paliulis, « L'exploit des porteurs de livres de l'époque tsariste », *Cahiers Lituaniens*, n° 5, 2004.



Eduardas Turauskas avec son épouse Elena, vers 1950

Christ) et ses cinq principes : le catholicisme, la communauté d'esprit, la responsabilité sociale, l'éducation et le patriotisme. Dès son évacuation à Voronej, il assura la rédaction d'un petit journal étudiant. Puis il commença des études de droit à Saint-Pétersbourg qu'il ne put achever à cause de la Révolution russe. Lors du rétablissement de l'État lituanien en 1918, le premier ministre Mykolas Sleževičius² recruta des volontaires pour créer un centre d'information qui devint le bureau de presse auprès du cabinet des ministres. Turauskas proposa ses services et son travail fut remarqué par le ministère des Affaires étrangères qui l'envoya en 1919 à la Mission de Lituanie en Suisse. Après avoir pu y achever ses études à l'université de Fribourg où il obtint un diplôme de philosophie et de droit, il fut promu au poste de secrétaire de la légation en novembre 1921. Quand son chef, Vaclovas Sidzikauskas³, fut muté à Berlin en juin 1922, Turauskas dirigea la légation jusqu'à sa fermeture, en août 1923. La même année, son ministère lui octroya une bourse pour achever ses études de doctorat de droit à la Sorbonne. Il proposa à son directeur de thèse, Louis Rolland, un premier sujet : *Les principes directeurs de la constitution de Lituanie du 1^{er} août 1922*. Devenu caduc en raison du coup d'État de décembre 1926, la Diète ayant été dissoute en avril 1927, il dut changer de thème et proposa alors : *La formation et le développement de l'État lituanien*. Il n'eut hélas jamais le temps de revenir à Paris pour la soutenance.

À Paris, Turauskas fit connaissance du représentant de la Légation de Lituanie qui était alors le poète Oscar Milosz dont il fut toute sa vie un lecteur admiratif. Milosz resta conseiller à la légation quand Petras Klimas vint le remplacer en 1925. Ce fut le début de leur intense collaboration visant à détourner l'attention des Français de la Pologne vers la Lituanie. Lors de ses études, il participa activement à la vie d'associations estudiantines françaises. Parallèlement, Turauskas n'oublia pas d'être journaliste. Aux Archives nationales à Paris a été retrouvée récemment une demande d'entretien à Marie Curie adressée en 1924 par Turauskas, comme correspondant du journal *Draugija*, à laquelle était jointe la copie de la réponse : le prix Nobel de chimie n'accorde pas d'interview. C'est à Paris qu'il rencontra sa future épouse Elena

² Mykolas Sleževičius (1882-1939), avocat, occupa le poste de premier ministre à trois reprises. Il est connu pour avoir rétabli les fondations de l'État lituanien indépendant en 1918-1919.

³ Vaclovas Sidzikauskas (1893-1973), un diplomate de premier plan dans la Lituanie de l'entre-deux-guerres. Après l'occupation soviétique du pays en juin 1940, il s'enfuit en Allemagne où il fut interné à Auschwitz. À la fin de la guerre, il rejoint le Comité suprême pour la libération de la Lituanie (VLIK) aux États-Unis.

Jankauskaitė, fille d'un chef cuisinier lituanien formé par des chefs français au Palais de Marbre à Saint-Petersbourg, émigré à Paris en 1905 et travaillant à l'hôtel Ritz. Turauskas revint en Lituanie au printemps 1926 et fut élu à la Troisième Diète (1926-1927) en tant que membre du Parti démocrate-chrétien de Lituanie (LKDP). Sa fiancée vint le rejoindre. Ils se marièrent à la cathédrale de Telšiai le 8 août 1926. Née et élevée en France, Elena en maîtrisait parfaitement la langue et assista toute sa vie son époux, à une époque où le français était encore la langue de la diplomatie. Avec lui, elle retrouva ses racines lituaniennes et elle le seconda dans toutes ses tâches publiques. De belle stature, elle posa pour figurer la Lituanienne sur le billet de 100 litas gravé par le peintre Adomas Galdikas.

L'ami de toujours de Turauskas fut Petras Karvelis. Ils s'étaient connus très jeunes, lors de l'évacuation de leurs lycées lituaniens respectifs à Voronej pendant la Grande Guerre. La future épouse de Petras s'y trouvait également. Veronika Bakšytė allait devenir la première femme lituanienne docteur en philosophie. Sa thèse de doctorat, conservée à la bibliothèque de Strasbourg, fut soutenue à l'université de Königsberg mais imprimée en Lituanie en 1930⁴. Elle portait sur la lutte pour la langue scolaire en Lituanie pendant les réformes d'Alexandre II et la difficile émergence de la langue lituanienne. Veronika fut toute sa vie très impliquée dans l'éducation des femmes lituaniennes de toutes couches sociales. Petras, quant à lui, fit ses études de droit en même temps qu'Eduardas à Saint-Petersbourg, et rejoignit comme lui très jeune le mouvement catholique des *Ateitininkai*. Ensemble ils virent naître le parti démocrate-chrétien lituanien. Petras Karvelis contribua à la fondation de la Banque agricole de Lituanie et fut ministre des Finances en 1926. Durant la guerre, il put se réfugier en Allemagne avec sa femme et leur fille Ugnė Karvelis qui allait devenir la première Déléguée permanente auprès de l'UNESCO de la Lituanie à nouveau indépendante. Après la guerre, les deux amis s'impliquèrent dans la constitution d'une représentation de la Lituanie en exil.

Entré en 1926 comme journaliste au quotidien *Rytas* (*Le Matin*) fondé par le parti démocrate-chrétien, il en devint rédacteur en chef en 1927. Il perdit cependant son mandat de député avec la dissolution de la Diète, suite au coup d'État de 1927. Il accepta en 1928 la direction d'Elta, l'agence télégraphique lituanienne qui dépendait du ministère des Affaires étrangères. En tant que démocrate-chrétien, Turauskas n'était pas très apprécié des *Tautininkai*, le parti national du président Smetona. Souvent accusé de tronquer les télégrammes reçus par Elta d'autres agences comme Havas, Stefani et Reuter, il avait pris l'habitude de garder les originaux sur lui pour les montrer, rendant responsables les journaux de leurs déformations. Smetona reconnut publiquement la loyauté de Turauskas et le conforta dans son poste au ministère.

⁴ Voir : Philippe Edel, « Vera Bakšytė, langue et survie d'un peuple », *Revue de la BNU*, Strasbourg, Bibliothèque nationale et universitaire, novembre 2017, n°16, p. 72-75.

C'est à cette époque qu'il commença à travailler très activement au développement des relations franco-lituanienes dans le cadre de la *Société lithuano-française*⁵ fondée en 1923 par Jonas Vileišis et dont il devint le président. Ladite société était d'ailleurs hébergée dans l'immeuble du journal *Rytas*, au 24 de la rue Donelaičio.

Dans les années 1930, la vie battit son plein à Kaunas. Eduardas et sa femme Elena contribuèrent à y répandre un vent de modernité. Ils intervenaient régulièrement à la radio, Eduardas pour des analyses politiques et Elena pour commenter la dernière mode à Paris ou pour donner des leçons de français. Ces émissions s'appelaient *Causeries de la Quinzaine* et étaient diffusées sur la station radiophonique d'État, installée d'ailleurs par la Société française radio-électrique en 1923.

Les Lituanienes étaient d'abord désireux de rappeler aux Français que leur pays, qui venait de retrouver sa liberté, n'était pas de formation récente mais un État reconstitué ayant existé dans le passé. Ils aimaient rappeler qu'ils avaient été pillés par l'Allemagne pendant la Grande Guerre et s'inquiétaient de l'ascension d'Hitler. La France, pays agricole et catholique comme la Lituanie et dont l'économie repartait, devenait un nouveau modèle pour les étudiants qui y partaient nombreux poursuivre leurs études. Tout cela fut favorable au développement de la *Société lithuano-française* qui contribua largement à créer des liens culturels avec la France dont la suite logique était de stimuler également les échanges économiques.

Parmi ses membres actifs, la *Société lithuano-française* réunissait le vice-président de la Diète Pranas Raulinaitis, l'épouse du ministre des Affaires étrangères (Juozas Urbšys) Marija Mašiotaitė Urbšienė, qui créa un club de bibliophiles et initia des contacts avec des bibliophiles français, le recteur de l'université Mykolas Römeris, le docteur Antanas Jurgelionis, fondateur de l'Institut de culture physique qui rencontra Pierre de Coubertin et créa le Comité olympique lituanien. Turauskas noua des liens étroits avec la Légation de France, installée en 1924, et dont il louera la belle collaboration, en particulier avec René Ristelhueber⁶. Après la guerre, celui-ci lui dédicacera son livre *Au secours des réfugiés* en ces termes : « À mon collègue Édouard Turauskas, en très fidèle et amical souvenir des années passées côte à côte à Kaunas et en témoignage d'ardente sympathie pour la vaillante et malheureuse Lituanie. » La société organisait des cours de français et disposait d'une belle bibliothèque, en partie fournie par Oscar Milosz. Elle était abonnée à plusieurs dizaines de journaux et revues et des expositions y étaient régulièrement organisées. On citera notamment l'exposition de gravures et d'éditions d'art du

⁵ La graphie ancienne Lituanie / lithuanien (avec un « h ») n'a été abandonnée dans l'orthographe française qu'après la Seconde guerre mondiale.

⁶ Voir : Julien Gueslin, « René Ristelhueber (1881-1960), un Alsacien ministre de France en Lituanie », *Cahiers Lituaniens*, n° 15, 2016.

livre français organisée avec le Musée Čiurlionis et la Société d'échanges et d'exportation artistique. Grâce au millier de visiteurs, le chiffre des ventes de gravures et de livres atteignit 15 000 litas, soit 38 000 francs de l'époque. Bénéficiant des nombreuses relations françaises de Petras Klimas, Turauskas put faire venir d'éminentes person-



Le billet de 100 litas avec Elena Turauskienė en Lituannienne (1928)

nalités à Kaunas. Vinrent ainsi à Kaunas durant les années 1929/1930 le secrétaire général de l'Alliance Française Paul Labbé, l'écrivain et philosophe Jules Romains, la traductrice et écrivaine Jacques de Coussange (épouse de Pierre de Quirielle, journaliste du *Journal des débats*), le professeur d'histoire du droit François Olivier-Martin, les professeurs de littérature Henri Tronchon et de droit constitutionnel Robert Redslob de Strasbourg.

De tous ces visiteurs de la Lituanie, le plus marquant fut sans aucun doute Jean Mauclère. Ce fut une rencontre fortuite sur la plage des Sables-d'Olonne, en 1924, entre la mère de ce dernier et madame Jankauskienė, la mère d'Elena, qui fut à l'origine de l'amitié entre Mauclère et Turauskas (futur gendre de madame Jankauskienė). Le journaliste rencontra Eduardas à Paris puis entreprit son premier voyage en 1925. Cette année-là, Mauclère visita la Lituanie deux fois, de même en 1929, puis écrivit quatre livres présentant le pays, trois romans et un conte. Selon Julien Gueslin, historien de la période de l'entre-deux guerres en Lituanie, Petras Klimas négocia un budget avec le ministère des Affaires étrangères pour financer les voyages et les écrits de l'écrivain⁷.

Quand Mauclère arriva en Lituanie pour la première fois, Turauskas l'accueillit et lui fit découvrir la jeune république. Ils circulèrent partout. Turauskas lui fit rencontrer les personnalités importantes du moment, comme le Père de la renaissance du pays Jonas Basanavičius⁸, le ministre des Affaires étrangères Voldemaras Čarneckis⁹ et des membres de la Diète. Après un premier séjour de six semaines en Lituanie, Jean Mauclère publia, en 1926, *Sous le ciel pâle de Lituanie*. Le livre était agrémenté de bandeaux décoratifs de l'artiste peintre Kazys Šimonis qui avait reçu la même année une bourse d'études à Paris. Turauskas est mentionné comme guide par la seule lettre T

⁷ Voir : Julien Gueslin, « La Lituanie et la culture française pendant la première indépendance 1918-1940 », *Cahiers Lituaniens*, n° 8, 2007.

⁸ Jonas Basanavičius (1851-1927), homme politique et historien, fonda le premier journal de langue lituanienne *Aušra* en 1883 et fut le premier signataire de l'acte d'indépendance de la Lituanie du 16 février 1918.

⁹ Voldemaras Čarneckis (1893-1942), homme politique démocrate-chrétien et diplomate, fut arrêté en 1941 par le NKVD, déporté au camp de concentration de Sverdlovsk où il fut exécuté en 1942.

et son épouse Elena illustre l'ouvrage, photographiée en costume traditionnel. Le livre fut un succès et reçut un prix de l'Académie française.

En 1930, Mauclère revint faire un second séjour de six semaines au cours duquel, grâce à Turauskas, il put interviewer le ministre des Affaires étrangères, Dovas Zaunius, et l'ancien président du Conseil, Ernestas Galvanauskas¹⁰, marié à une Française. Il rencontra aussi Sofija Čiurlionienė, veuve du célèbre peintre et compositeur Mykolas Konstantinas Čiurlionis. Il publia ainsi cette année-là un essai d'histoire du peuple lituanien, *Le pays du Chevalier blanc*, depuis la première mention du nom de Lituanie, en l'an 1009, jusqu'à la proclamation de son indépendance en 1918. Cette fois, le ton n'est plus celui du gai badinage de guide touristique, c'est un très sérieux livre de références sur l'histoire de « la race qui n'a pas voulu mourir ». Suivit *Gens et routes de Lituanie* en 1931. Dans le chapitre intitulé « Un foyer d'influence française », les activités de la *Société lithuano-française* sont largement décrites par Turauskas lui-même. Les possibilités d'échanges économiques aussi, comme l'exportation possible de viande, y sont évoquées. L'amitié de Mauclère pour Turauskas et la Lituanie perdura bien au-delà des livres et articles de commande¹¹.

Une abondante correspondance prouve l'immense attachement de Turauskas à sa terre d'Endriejovas. Dès ses premiers revenus comme jeune fonctionnaire, il voulut agrandir le domaine de ses parents. Les habitants d'Endriejovas confirmèrent ce que les photos témoignent : à peine arrivé de Kaunas en voiture – Turauskas a toujours eu des voitures et adhéra à l'Automobile club de Kaunas – il rejoignait les paysans pour faucher avec eux, leur parler du temps, des récoltes, des semences à venir. Endriejovas était le lieu où il se ressourçait et reprenait des forces.

Les Turauskai n'ayant pas eu d'enfants, ils reportèrent leur affection sur leurs neveux, les enfants des sœurs d'Elena, les petits Masiulis et ensuite les Prapuolenis. Eduardas agit plusieurs fois en chef de famille de façon déterminante, notamment pour organiser la fuite de sa famille destinée à l'arrestation. Juste après son départ de Lituanie le 15 juin 1940, il eut en effet accès à des listes de Lituaniens qui allaient être arrêtés, probablement grâce à Bronius Balutis, l'ambassadeur à Londres. La famille Masiulis, enfants compris, étaient du nombre. Il leur fit passer l'information de partir de suite pour la Samogitie dans sa propriété d'Endriejovas. De là, simulant un départ en pique-nique, la famille put passer rapidement en Prusse-Orientale et se retrouver au camp de personnes déplacées de Gleisgarben, aujourd'hui Jagoczany en

¹⁰ Ernestas Galvanauskas (1882-1967), ministre et président du Conseil à plusieurs reprises, prit la présidence du Comité suprême pour la Libération de la Lituanie (VLIK) en 1946.

¹¹ Concernant les travaux de Mauclère sur la Lituanie, on consultera utilement la thèse de doctorat en histoire de Julien Gueslin : *La France et les petits États baltes : réalités baltes, perspectives françaises et ordre européen : 1920-1932*, soutenue sous la direction de Robert Frank, Université Paris 1, 2004, et l'article de Thierry Laurent : « Jean Mauclère 1887-1951, découvreur de la Lituanie », *Cahiers Lituaniens*, n° 11, 2012.

Pologne. Turauskas les aida à distance à traverser l'Allemagne pour gagner Annemasse où ils se cachèrent une partie de la guerre, aidés matériellement par lui. Pédagogue affectueux, il aimait transmettre des valeurs comme la persévérance et le courage, tâchant d'aider ces jeunes à devenir des êtres sur qui l'on pourrait compter.

En 1934, le ministre des Affaires étrangères Stasys Lozoraitis¹² nomme Turauskas ministre plénipotentiaire en Tchécoslovaquie, puis aussi pour la Roumanie et la Yougoslavie, en poste à Prague. Il laissa en pleine expansion la *Société lithuano-française* qui compta en 1935 plus de 200 apprenants du français. L'arrivée de Raymond Schmittlein, le premier lecteur de français à l'université de Kaunas, allait encore dynamiser son rayonnement¹³. En Tchécoslovaquie, Turauskas se lia d'amitié avec Hubert Beuve-Méry¹⁴, correspondant de plusieurs quotidiens parisiens et qui enseignait aussi le droit à l'Institut français de Prague. Turauskas y vécut l'occupation allemande, fut témoin des arrestations de Juifs et, ayant négocié des armes pour la Lituanie, craignit pour sa vie.

En mars 1939, il retourna en Lituanie et devint directeur du département politique du ministère des Affaires étrangères, dirigé alors par Juozas Urbšys¹⁵. À ce titre, il dut coordonner les réponses de la Lituanie au pacte Molotov-Ribbentrop, à l'éclatement de la Seconde guerre mondiale, à la violation du traité d'assistance mutuelle soviéto-lituanien et au transfert de Vilnius à la Lituanie. Dans le livre *Le sort des États baltes* qu'il publia en 1954, il titre ainsi les douloureuses étapes auxquelles il fut confronté : assurances solennelles des dirigeants de l'URSS ; duplicité de ces dirigeants ; prétextes à l'occupation totale ; mise en scène de l'annexion ; méthodes d'extermination. Ayant été nommé représentant de la Lituanie auprès de la Société des Nations en mars 1940 et adjoint de Jurgis Šaulys à Berne, il différa son départ au jour de l'entrée des troupes soviétiques en Lituanie, le 15 juin. Ayant eu l'accord du vice-président du Conseil des ministres Kazys Bizauskas¹⁶ de quitter la Lituanie, il emporta dans sa fuite en voiture douze caisses de documents confidentiels du ministère des Affaires étrangères qu'il passa par Berlin pour être ensuite transférées en Suisse. Il regretta toute sa vie que son gouvernement n'ait pas écouté ses conseils insistants de se préparer à l'éventualité d'une occupation en créant

¹² Stasys Lozoraitis (1898-1983) exerça les fonctions de ministre des Affaires étrangères de Lituanie de 1934 à 1938. Après la perte de son indépendance du pays, de Rome où il avait été nommé en 1939 ministre plénipotentiaire, il dirigea le Service diplomatique lituanien en exil de 1940 à sa mort en 1983.

¹³ Voir : Corine Defrance, « Raymond Schmittlein (1904-1978), médiateur entre la France et la Lituanie », *Cahiers Litvaniens*, n° 9, 2008.

¹⁴ Hubert Beuve-Méry (1902-1989) deviendra le fondateur du quotidien *Le Monde* en 1944 et du mensuel *Le Monde diplomatique* en 1954. Il fait référence à Turauskas dans ses Mémoires.

¹⁵ Juozas Urbšys (1896-1991) fut le dernier ministre des Affaires étrangères de l'entre-deux-guerres. Il fut arrêté par les autorités soviétiques en 1940 et déporté en Sibérie où il passa treize ans au Goulag.

¹⁶ Kazys Bizauskas (1893-1941) fut l'un des vingt signataires de la déclaration d'indépendance de la Lituanie du 16 février 1918 et assura de nombreuses missions diplomatiques à l'étranger durant l'entre-deux-guerres. Arrêté par le NKVD en 1940, il fut exécuté l'année suivante.



La délégation lituanienne de l'Assemblée des nations captives d'Europe, avril 1957 à Strasbourg. De gauche à droite : Vaclovas Sidzikauskas, Petras Karvelis, Eduardas Turauskas, Juozas Lanskoronskis

un fond et en faisant partir de Lituanie les jeunes cadres et le plus de monde possible dans différents pays dès l'automne 1939. En arrivant à son poste, il écrivit à l'évêque Būčys : « Sortis des ténèbres de leur caverne, ces 'innovateurs' commencent à gérer les relations entre l'Église et l'État et à créer en Lituanie 'une nouvelle lumière', 'une vie', 'un paradis' à l'exemple de Moscou où des masses d'esclaves connaissent la plus grande des pauvretés spirituelle et matérielle depuis 22 ans. »

Jusqu'en 1946, année de la dissolution de la Société des Nations, Turauskas resta en Suisse. En 1940, les diplomates lituaniens des grandes capitales avaient reçu l'ordre de Pijus Glovackas¹⁷, le nouveau secrétaire général du ministère des Affaires étrangères de la Lituanie soviétique, de revenir en Lituanie. Ces diplomates, sachant fort bien le sort qui les y attendrait, trouvèrent des prétextes pour ne pas rentrer. La Confédération suisse, qui n'avait plus de liens diplomatiques avec la Russie depuis 1923, ne fléchit pas aux pressions soviétiques de fermer les légations des États baltes. Même si elle ne reconnut plus ces États à partir de 1941, elle laissa fonctionner leurs ambassades pendant toute la guerre et même un an après. Les diplomates bénéficièrent ainsi de l'immunité diplomatique, des tickets de rationnement et d'essence et conservèrent leurs plaques du corps diplomatique pendant toute cette période. Turauskas profita de cette situation pour contribuer à la mise en place des camps de réfugiés lituaniens et collabora avec la Croix-Rouge pour envoyer des médicaments au camp de Stutthof et en Sibérie. Il constitua des cartothèques précisant de quel endroit de Lituanie venaient les réfugiés, quelle profession ils exerçaient. Avec la délégation lituanienne, il accueillit le président Smetona. Il fut même brièvement question de la Suisse comme lieu d'exil pour ce dernier qui émigra finalement aux États-Unis.

Depuis sa jeunesse, Turauskas était lié à Janina Mikulskytė de Telšiai, fille du Dr Jonas Mikulskis, fondateur du musée de la culture samogitienne Alka. Janina devint la femme d'Antanas Liutkus, troisième secrétaire de la Légation de Lituanie à Paris. Suite à l'occupation militaire de la Lituanie par l'URSS le 15 juin 1940, les autorités de Vichy, contre toutes les règles du droit international, remirent le bâtiment de la légation aux Soviétiques sous la pression des

¹⁷ Pijus Glovackas (1902-1941), journaliste, membre du Parti communiste lituanien dès 1922, pilota de juin à août 1940 la liquidation des cadres du ministère des Affaires étrangères de la Lituanie indépendante. Vice-président du Conseil des commissaires du peuple de la RSSL en mai 1941, il fut tué près d'Urena sous l'uniforme de l'Armée rouge en octobre de la même année.

autorités allemandes qui occupaient déjà Paris et étaient alors alliées de Moscou. Cette amitié allait se poursuivre même après la fermeture de la légation, lorsque les Liutkus, assignés à résidence en zone libre au sud de la France, comme les autres diplomates baltes, purent acquérir à Villefranche-sur-Mer pour une modeste somme la villa America. Celle-ci allait devenir un centre d'accueil pour les réfugiés lituaniens en route vers les États-Unis. Petras Klimas avait acheté dans la même région une petite maison à Grasse, qu'il nomma *Svedaisai*. Jurgis Savickis, le représentant de la Lituanie auprès de la Société des Nations avant Turauskas, avait, lui, acheté avant la guerre une maison à Roquebrune-Cap-Martin



Le Conseil de la Communauté lituanienne en France, automne 1962 à Paris. Assis de gauche à droite : Eduardas Turauskas, Jonas Petrošius, Adolfas Venckus, Juozas Lanskoronskis, Janina Maciukaitė-Matorė. Debout : Eduardas Vaičiekauškas, Petras Klimas jr., Birutė Venckuvienė, Sofija Jokubauskaitė-Pagnier, Perkūnas Liutkus, Antanas Liutkus

qu'il appela *Ariogala*. C'est ce trio d'amis que les Turauskai vinrent souvent visiter de Berne. Attendant quelque secours matériel venu des fonds lituaniens par l'intermédiaire de Turauskas, ils cultivaient pour survivre fleurs et légumes. Bien que vivant en zone libre, Petras Klimas fut arrêté par la Gestapo le 18 septembre 1943 à Grasse et remis aux Soviétiques, puis, de prison en prison, fut ramené en Lituanie en 1944, puis déporté en Sibérie en 1945.

Après la guerre, Turauskas choisit de se retirer en France, à Champagne-de-Blanzac (aujourd'hui Champagne-Vigny), près d'Angoulême. Il y acquit une vieille maison avec quelques hectares de terre, dans l'espoir d'y mener une activité agricole pour subvenir aux besoins de sa famille. Cet espoir fut vite déçu et il déménagea dans la banlieue parisienne en 1954. Voulant rester en Europe, il prit un travail de courtier en assurance qui consistait à aller, le soir venu, dans des foyers pour leur proposer des plans d'assurance-vie. Le travail lui laissait ses journées qu'il consacrait à la rédaction d'articles et d'essais et à la préparation d'interventions publiques. Il fera ainsi publier *Le sort des États baltes*, déjà cité, par le service d'information du Comité suprême de libération de la Lituanie (VLIK).

Se servant de ses anciennes relations pour attirer désormais l'attention vers la Lituanie, à nouveau rayée de la carte du monde, Turauskas prit part, avec Stasys Bačkis¹⁸, à de nombreux congrès d'organisations internationales catho-

¹⁸ Stasys Bačkis (1906-1999), diplomate, fut affecté à la Légation de Lituanie à Paris de 1938 jusqu'à l'occupation soviétique de la Lituanie en juin 1940. Il contribua à la mise en place du Service diplomatique lituanien en exil qu'il dirigea, à la mort de Stasys Lozoraitis, de 1983 à la dissolution de l'Union soviétique en août 1991.

liques ou antisoviétiques, telles que Pax Romana, les Nouvelles Équipes Internationales, l'Assemblée des nations captives d'Europe, le Mouvement européen international, l'Académie diplomatique internationale. Il fut également actif au sein des organisations lituanienues comme le VLIK déjà cité, le Conseil lituanien américain (ALT), l'Académie catholique lituanienne des sciences, le Fonds de secours américano-lituanien (BALF). Il collabora aux programmes radiophoniques de Radio Vatican et de *Voice of America*. Il tint une importante correspondance, y compris avec les dirigeants communistes de la Lituanie soviétique.

Le choc qu'il subit lors de la visite de Nikita Khrouchtchev à Paris en 1960 par une « mesure administrative d'éloignement » avec obligation de séjourner dans un lieu assigné en Corse, altéra beaucoup sa santé morale et physique. De fait, la mesure concerna près de 850 personnalités politiques exilées de pays alors sous le joug soviétique. C'est sans doute la façon d'opérer qui lui fut le plus pénible : les policiers français en civil avaient sonné très tôt le matin à la porte du modeste appartement que Turauskas occupait avec son épouse et l'avaient sommé de rassembler quelques affaires pour un départ immédiat. Cet événement lui rappela la brutalité d'autres départs en déportation de plusieurs de ses amis en 1940 en Lituanie occupée. La rudesse de la méthode l'affecta beaucoup. De retour de Corse, il relata l'événement dans la revue *Exil et Liberté*, l'organe de l'Union pour la défense des peuples opprimés. Il mourut d'un transport au cerveau le 12 septembre 1966 à Nanterre.

Turauskas à peine enterré, l'avocat à la Cour d'appel de Paris et avocat-conseil de l'ambassade d'URSS Georges Grouber se présenta chez sa veuve et lui demanda de bien vouloir prendre en compte que, pour l'URSS, son mari était considéré comme citoyen soviétique et qu'à ce titre, celle-ci était en droit de demander la restitution des archives qu'il avait emportées dans sa fuite en juin 1940. À la suite de cette demande, sa veuve organisa rapidement le départ des douze caisses de documents à l'Institut Hoover de l'université de Stanford en Californie, spécialisé dans la sauvegarde des archives des pays de l'Est avant leur occupation par les Soviétiques. Les boîtes contenaient notamment les copies des comptes rendus de l'expertise initiée par la Croix-Rouge après l'exhumation des corps de 20 000 officiers polonais assassinés à Katyn en 1940. Le KGB était intéressé à l'époque à prendre le contrôle de ces documents, l'URSS persistant alors à accuser l'Allemagne nazie d'en avoir été responsable.

Élu président de la Communauté lituanienne à Paris, Turauskas, se basant sur sa grande connaissance géopolitique, répétait régulièrement que l'Union soviétique ne tiendrait pas longtemps. La seule consolation et même fierté pour le vieux diplomate en exil furent que la France ne reconnut jamais l'annexion des pays Baltes par l'Union soviétique.¹⁹

¹⁹ Cf. également : Joana Viga Čiplytė, *Eduardas Turauskas 1896-1966*, Éditions Versus Aureus, Vilnius, 2016.

Louis Jung, Européen visionnaire, homme d'action et ami de la Lituanie

Philippe Edel

Louis Jung fut une grande figure de la démocratie chrétienne alsacienne, un artisan de la réconciliation franco-allemande et un Européen convaincu. Homme politique français, il fut profondément marqué par les deux grands conflits mondiaux. Son destin croisa à plusieurs reprises celui de la Lituanie.

Né en février 1917 dans le petit village de Zollingen, en Alsace alors allemande, il est issu d'une famille d'agriculteurs implantée dans cette partie de l'Alsace appelée Alsace Bossue. Ce petit territoire à dominante protestante dans les Vosges du nord relevant du plateau lorrain est l'héritier de l'ancien comté de Sarrewerden, terre du Saint-Empire jusqu'à son rattachement à la France en 1793. Louis Jung a toujours témoigné d'un fort attachement à ses racines rurales et à sa terre natale.

Dès sa naissance, son destin fut placé sous le signe de la guerre. Son oncle, mobilisé dans l'armée impériale allemande et envoyé sur le front de l'Est, tomba en Lituanie en 1915, à 22 ans¹. Deux ans plus tard, à sa naissance, ses parents lui donnèrent le prénom Ludwig/Louis pour rappeler la mémoire de cet oncle. Le souvenir douloureux de la mort de celui qui avait été un jeune espoir de la famille fut tant rappelé au sein du cercle familial que le jeune Louis devint profondément pacifiste et un grand admirateur d'Albert Schweitzer, rencontré en 1936, soit bien avant que celui-ci reçoive le prix Nobel de la Paix². Une fois en âge de porter les armes, Louis Jung fut lui aussi confronté à la guerre, étant même amené à servir successivement deux armées. En 1937, à vingt ans, il fut d'abord appelé à faire son service militaire (alors d'une durée de deux ans) dans l'armée française, où il fut affecté dans un service de santé. Par une ironie du sort, il en fut libéré le 1^{er} septembre 1939, le jour de l'invasion de la Pologne par l'Allemagne hitlérienne. Rappelé dans son régiment, il vécut la débâcle française du printemps 1940 lors de laquelle il fut grièvement blessé. Avec l'annexion *de facto* de l'Alsace par le Troisième Reich, il fut incorporé de force en 1943 dans la Wehrmacht et expédié dans un ancien territoire lituanien intégré à la Prusse-Orientale, à Gumbinnen (Gumbinè en lituanien). Invoquant le parjure qu'exigerait de prêter serment au drapeau allemand après celui prêté au français, il réussit à se faire affecter à nouveau dans un service de santé, à l'hôpital militaire de Tapiau (Tepliava en lituanien). Il parvint à s'en évader et revint en Alsace où il vécut clandestinement jusqu'à la libération de son village par l'armée américaine.



Louis Jung

¹ Louis G. Jung, *De l'Alsace profonde au cœur de l'Europe – Souvenirs*, I. Scheuer, Drulingen, 2007, p. 35 et 57.

² Louis G. Jung, *op. cit.* p. 161.

Louis Jung s'intéressa très tôt à la vie politique, économique et sociale. Bon élève, il se destina d'abord à devenir éducateur. Après des études à l'École normale de Strasbourg, il revint en 1935 en Alsace Bossue comme jeune instituteur, d'abord à Altwiller dont il devint le maire en 1953, à 36 ans, puis à Harskirchen dont il fut le premier magistrat pendant plus de 35 ans, de 1959 à 1995. Son fief était confronté à l'époque à un rapide déclin économique, à la fois industriel et agricole, amplifié par l'éloignement de grandes agglomérations et des principaux axes de communication. Louis Jung s'engagea alors dans la promotion économique de l'Alsace Bossue et se mua, à partir de 1957, en chef d'entreprise. Il fut ainsi à l'origine de la création d'une coopérative fruitière (Jucoop) et de la société Vergers d'Alsace (Réa, aujourd'hui JFA) ainsi que de deux entreprises industrielles (Secathen et Ziemann-Hengel, aujourd'hui Ziemex). Il s'investit par ailleurs dans le réseau bancaire coopératif du Crédit Mutuel et contribua à l'implantation dans la région de nouveaux établissements générateurs d'emplois (Mephisto, Adidas)³⁻⁴.

Pour mener à bien ses initiatives de développement territorial, il lui fallait également des appuis politiques qu'il trouva en s'engageant dans divers mandats, tant au niveau départemental et régional que national. Il se fit élire conseiller général du canton de Sarre-Union en 1955, puis sénateur du Bas-Rhin en 1959 et conseiller régional d'Alsace en 1973. Premier élu protestant du parti centriste MRP, il était fier de rappeler qu'il se présenta à plus de vingt élections politiques et n'en perdit aucune.

Pendant ses quatre mandats de sénateur, il œuvra d'abord beaucoup pour le développement économique des territoires ruraux. Avec le soutien de son voisin, le député-maire de Metz Raymond Mondon, il sut notamment user de son influence pour que le tracé de l'autoroute de l'Est (l'A4) permette le désenclavement de l'Alsace Bossue. Avec plusieurs collègues de sa famille politique au Sénat, dont le Lorrain Jean Seitlinger et le Nordiste André Diligent, il s'impliqua sans compter en faveur de la coopération franco-allemande et de la construction européenne – malgré le difficile contexte de l'après-guerre – au point d'y être considéré comme le « Monsieur Europe ». Il y présida les groupes d'amitié France-Allemagne et France-Israël.

C'est cet engagement qui poussa Louis Jung à rejoindre l'Assemblée parlementaire du Conseil de l'Europe comme membre de la délégation française en janvier 1969 et à y siéger jusqu'en 1995, avec une courte interruption de 1974 à 1978. Il s'inscrivit immédiatement à la commission de l'aménagement du territoire et des pouvoirs locaux à laquelle il apporta son expérience des affaires communales et départementales. Son action en faveur de la coopération transfrontalière lui valut d'en devenir le président de 1982 à 1986, grâce

³ Marcel Thomann, « Jung Louis », in : *Nouveau Dictionnaire de Biographie Alsacienne*, 1992, Tome 19, p. 1846-1847.

⁴ On notera que sa fille Yolande Haag vouera sa vie à la brasserie Meteor à Hochfelden, la dernière brasserie indépendante d'Alsace, et sera élue présidente du Comité Alsace du mouvement des Femmes Leaders mondiales (2012).

notamment aux liens qu'il avait su nouer dans le cadre de la coopération avec ses proches voisins du pays de Bade, dont il partageait la sensibilité dans une approche transnationale. C'est de cette époque que date sa profonde et fidèle amitié avec le démocrate-chrétien Wolfgang Schäuble.

Homme de consensus, Louis Jung fut porté à la présidence de l'Assemblée parlementaire du Conseil de l'Europe en avril 1986. Il exercera cette haute fonction jusqu'en mai 1989. Comme le rappelle Bruno Haller, le secrétaire général de l'Assemblée à l'époque, Louis Jung avait 69 ans à sa prise de fonction et certains pensaient que le sénateur français ferait une présidence paisible avec un « train de sénateur » : « C'était mal le connaître, car il avait une vision politique et beaucoup d'intuition. À cette époque, il y avait des frémissements de changement à l'Est de l'Europe : à Moscou Mikhaïl Gorbatchev était aux commandes, en Pologne on soulignait la vocation paneuropéenne du Conseil de l'Europe et d'autres pays d'Europe centrale regardaient vers Strasbourg. Louis Jung pensa que le rapprochement Est-Ouest et la coopération entre tous les pays européens relevaient de la mission du Conseil de l'Europe. En quelques semaines, sous l'autorité de l'ancien chef d'entreprise qui aime le concret et l'efficacité, une stratégie était mise au point par l'équipe qui l'entourait. L'idée d'inviter à la tribune des personnalités marquantes promoteurs de la même approche s'imposa rapidement. Louis Jung était très impressionné par le rayonnement international du pape polonais Jean-Paul II et son engagement pour le rapprochement entre tous les peuples du continent. Il estima que sa caution morale serait précieuse pour le Conseil de l'Europe où le Saint-Siège était doté du statut d'observateur. En plus, il ne lui déplaisait pas que lui, le protestant, puisse inviter le chef de l'Église catholique universelle et l'accueillir au Conseil de l'Europe. L'invitation était acheminée par voie diplomatique à son haut destinataire.⁵»

Restait au Conseil de l'Europe à entamer également des relations avec les pays du Bloc de l'Est, notamment ceux qui semblaient les plus ouverts à l'Ouest. « La fonction de président de l'Assemblée permettait à Louis Jung de prendre des initiatives et il en profita. Début 1988, il se rendit en visite officielle en Yougoslavie, en Pologne, en Hongrie et en Roumanie pour développer le dialogue interparlementaire avec eux. Il invita aussi une délégation du Soviet suprême de l'URSS à Strasbourg et, en avril, se tint au Conseil de l'Europe la première réunion de l'histoire du Conseil entre une délégation parlementaire soviétique et une délégation de l'Assemblée parlementaire. Une seconde rencontre eut lieu en octobre qui approfondit l'examen des possibilités de coopération. Ces contacts confortèrent chez Louis Jung l'idée audacieuse d'inviter le Secrétaire général du Parti communiste de l'Union soviétique à s'exprimer devant l'Assemblée. Des contacts informels furent noués et

⁵ Bruno Haller, « Louis Jung, un président de l'Assemblée du Conseil de l'Europe visionnaire, fédérateur et proche des gens », *L'Ami Hebdo*, 01.11.2015.

la faisabilité du projet vérifiée des deux côtés. Fin juin, lors d'une réunion à Athènes, l'Assemblée approuva l'invitation. Le Comité des ministres du Conseil fut surpris par cette décision que plusieurs gouvernements d'États membres trouvèrent prématurée. Mais la lettre d'invitation avait été envoyée et accueillie avec intérêt au Kremlin.⁶»

La visite papale eut lieu le 8 octobre 1988. En accueillant le Saint-Père, Louis Jung déclara : « Si les hommes de ma génération n'avaient pas su pardonner, le Conseil de l'Europe n'aurait pas été créé ». Jean-Paul II rendit un vibrant hommage à l'Assemblée et apporta son plein soutien aux actions entreprises par elle en faveur de la réunification du continent. Louis Jung dira par la suite : « Le pape a béni notre projet ». Neuf mois plus tard, le 6 juillet 1989, ce fut le tour de Mikhaïl Gorbatchev qui vint à Strasbourg, avec son nouveau titre de Président du Soviet suprême de l'Union soviétique. Il était le premier chef d'État d'Europe de l'Est à s'adresser à l'Assemblée du Conseil où il présenta devant elle son fameux projet de « Maison commune européenne », et cela en présence de délégations parlementaires de Hongrie, de Pologne, de RDA, de Yougoslavie et d'Union soviétique, dotés du « statut d'invité spécial » depuis le printemps.

Ces deux événements organisés par le Conseil de l'Europe eurent un retentissement considérable. Ils contribuèrent indéniablement à l'accélération de la désintégration du bloc soviétique et à l'unification du continent autour du projet européen. Pour Louis Jung, ils furent le couronnement d'un engagement européen exceptionnel. Son mandat de trois ans de président de l'Assemblée ayant pris fin, Louis Jung continua à y siéger comme simple membre mais la dynamique initiée par lui était lancée. En juin 1991, alors que la France ne reconnaissait pas encore l'indépendance de la Lituanie, Vytautas Landsbergis fut accueilli au Conseil de l'Europe à Strasbourg en tant que « président du Conseil suprême de la République de Lituanie »⁷. En septembre de la même année, la Lituanie, libérée du joug soviétique après l'échec du putsch de Moscou du mois d'août et dont l'indépendance fut enfin reconnue par toute la communauté internationale, bénéficia également du « statut d'invité spécial » avant de devenir le 28^e État membre du Conseil de l'Europe en mai 1993.

Acteur inlassable de l'idée européenne, Louis Jung ne voulut pas en rester là. Il souhaitait pouvoir continuer à mener des actions concrètes en faveur du rapprochement avec les pays de l'Est par d'autres moyens. Par ses fréquents contacts et échanges avec ses homologues allemands, il avait pu observer l'efficacité des fondations politiques allemandes, telle la Konrad-Adenauer-

⁶ Bruno Haller, *art. cit.*

⁷ À l'occasion de cette visite, Vytautas Landsbergis, accompagné d'Alfredas Jomantas et Ramunas Antanas Bogdanas, rencontra une délégation de l'association Alsace-Lituanie conduite par Philippe Edel, Jean-Jacques Fritz et Janine Kaspar au siège de l'Association parlementaire européenne à Strasbourg (25.06.1991).

Stiftung (démocrate-chrétienne) ou la Friedrich-Ebert-Stiftung (social-démocrate). Il s'en inspira pour créer en 1991, avec ses amis politiques du Sénat, la Fondation Robert Schuman, nommée en l'honneur du premier des Pères fondateurs de l'Europe, un « apôtre du pardon et de la paix » selon les mots de Louis Jung⁸ et qui avait aussi été son voisin et mentor lorrain. On rappellera que Robert Schuman fit partie de ces trop rares hommes politiques français qui ressentiaient douloureusement la ligne de démarcation idéologique imposée par la violence qui coupait l'Europe en deux. Mais il fut aussi de ceux qui préparaient l'avenir. Ainsi déclarait-il déjà en 1962 : « Nous devons faire l'Europe, non seulement dans l'intérêt des peuples libres, mais aussi pour pouvoir y accueillir les peuples de l'Est qui, délivrés des sujétions qu'ils ont subies jusqu'à présent, nous demanderaient leur adhésion et notre appui. Nous considérons comme partie intégrante de l'Europe vivante tous ceux qui ont le désir de nous rejoindre dans le respect des particularités de chacun. Notre devoir est d'être prêts⁹ ». Il n'est donc pas étonnant qu'une des initiatives de Louis Jung, durant la période de négociation pour l'adhésion des pays de l'Europe centrale et orientale à l'Union européenne, fut de faire traduire et d'éditer dans leurs langues – y compris donc en lituanien – l'ouvrage *Pour l'Europe* qui permet de découvrir la pensée et la vision européenne de Robert Schuman¹⁰. Dans la préface de l'édition lituanienne¹¹ que Vytautas Landsbergis accepta de rédiger, le Père de l'indépendance de la Lituanie souligna la pertinence des propos de Schuman dans le contexte actuel en le citant : « La guerre froide [*imaginée à l'époque par la Russie soviétique*] est incompatible avec la sincère volonté de paix qui cherche l'entente. Renoncer à la guerre froide, ce n'est pas simplement changer de tactique pour des facilités de propagande ou pour dérouter l'adversaire¹². »

Reconnue d'utilité publique en France par décret dès 1992, la Fondation Robert Schuman s'était fixé pour objectif d'œuvrer en faveur de la construction européenne. Devenue un centre de recherche de référence, elle développe aujourd'hui des études sur l'Union européenne et ses politiques et en promeut le contenu en France et en Europe par le biais de ses publications et de ses



L'édition lituanienne du livre de Robert Schuman

⁸ Louis G. Jung, *op.cit.* p. 86. Robert Schuman (1886-1963), ministre des Affaires étrangères, président du Conseil des ministres, président de l'Assemblée qui deviendra le Parlement européen, est considéré, avec sa « déclaration du 9 mai 1950 » (Plan Schuman), comme le Père de l'Europe et l'un des initiateurs de la construction européenne, aux côtés de Jean Monnet, Konrad Adenauer, Alcide De Gasperi, Joseph Bech, Johan Willem Beyen et Paul-Henri Spaak.

⁹ Revue *France Forum*, n° 52, 1963.

¹⁰ Entretien de l'auteur avec Pascale Joannin, 29 juin 2018.

¹¹ Robert Schuman, *Už Europą*, préfacé par Vytautas Landsbergis et traduit par Irmina Kovalėikienė, Coéditions Eugrimas / Fondation Robert Schuman, 2002, 160 pages.

¹² Robert Schuman, *op. cit.*, p. 132 (5e édition française de 2010), p. 14 (préface de l'édition lituanienne).

conférences. Présidée actuellement par Jean-Dominique Giuliani, elle apporte également une aide concrète aux nouvelles démocraties.

Parmi les pays de l'Est que visita Louis Jung durant sa présidence, c'est en Lituanie qu'il reçut un des accueils les plus chaleureux. Le pays, comme on l'a vu, lui était certes familier par son histoire personnelle. Il est vrai surtout aussi que, redevenue indépendante, la Lituanie renoua avec l'héritage francophile d'avant l'annexion soviétique. Le souvenir de l'entre-deux-guerres, qui associait francophilie, démocratie et ouverture à l'Ouest, était régulièrement rappelé, surtout à Kaunas, à l'époque « capitale provisoire » du pays et siège de la Légation de France. Dans les années 30, la Lituanie avait fait du français sa première langue étrangère. L'action d'hommes comme René Ristelhueber¹³, ambassadeur de France de 1928 à 1935, et Raymond Schmittlein¹⁴, l'actif premier lecteur de français à l'université de Kaunas et secrétaire général de la *Société lithuano-française* jusqu'en 1938, était encore en mémoire. Selon Philippe de Sureau, le premier ambassadeur de France après le rétablissement de l'indépendance du pays en 1991, cette situation offrait un « véritable boulevard » pour sa mission en faveur du rayonnement intellectuel de la France en Lituanie¹⁵.

Louis Jung se rendit deux fois en Lituanie à cette époque. Lors de son premier voyage en 1992, accompagné de Jean-Dominique Giuliani, alors directeur de la fondation, il évalua les besoins exprimés par l'ambassadeur et ses services. En matière d'enseignement, la Lituanie venait en tête de toute la région baltique pour ce qui est du pourcentage d'apprenants de français, avec près de 30 000 élèves et 440 professeurs dans environ 300 écoles¹⁶. Or, les manuels scolaires hérités de l'époque soviétique étaient devenus totalement inexploitable. C'est sur ce point que la Fondation apporta son premier soutien par l'achat de plusieurs milliers d'exemplaires du manuel d'apprentissage du français *En avant la musique* qui furent mis à la disposition des écoles secondaires de Lituanie par l'intermédiaire de l'ambassade et du ministère lituanien de l'Éducation.

Louis Jung voulut également apporter le soutien de la fondation à des actions dans le domaine culturel en s'appuyant sur la société civile lituanienne. Le choix se porta très naturellement sur la section de Kaunas de l'association Lituanie-France qui l'impressionna par son dynamisme, son ambitieux programme d'activités et la diversité des publics qu'elle associait. L'accord déboucha sur la création d'un centre culturel français qui prit le nom de « Centre Robert Schuman » et fut hébergé dans les locaux de la Fondation

¹³ Julien Gueslin, « René Ristelhueber (1881-1960), un Alsacien ministre de France à Kaunas », *Cahiers Litvaniens*, n°15, 2016.

¹⁴ Corine Defrance, « Raymond Schmittlein (1904-1974), médiateur entre la France et la Lituanie », *Cahiers Litvaniens*, n°9, 2008.

¹⁵ Entretien de l'auteur avec Philippe de Sureau, 29 juin 2018.

¹⁶ Patrick Donabédian, « La situation de la langue française en Lituanie », *Cahiers Litvaniens*, n°1, 2000.

Baltoskandija présidée par le célèbre compositeur Giedrius Kuprevičius. Le centre fut officiellement inauguré par Louis Jung lors de sa seconde visite en Lituanie, en mars 1993, en présence de nombreuses personnalités lituaniennes dont l'actif ministre de la culture Darius Kuolys¹⁷. Le quotidien *Kauno diena* salua cette ouverture en titrant : « La fenêtre ouverte sur l'Europe est française »¹⁸. Le succès du centre, que la



Louis Jung, Birutė Strakšienė et Philippe de Suremain lors de l'inauguration du Centre Robert Schuman à Kaunas en 1993 (photo Edmundas Katinas)

Fondation Robert Schuman soutint financièrement pendant près de vingt ans, ne fut jamais démenti, surtout grâce aussi à son infatigable présidente, la professeure de français Birutė Strakšienė. Celle-ci sut s'entourer de fidèles équipiers, tel le médecin Alvydas Laiškonis, fondateur à Kaunas du premier club-service francophone de Lituanie (Lions Club) et de l'Association des médecins francophones de Lituanie. Le centre servit aussi de support au premier jumelage franco-lituanien de grandes villes, celui entre Grenoble et Kaunas. On notera que la mise en place de ce premier centre culturel francophone en Lituanie précipita l'ouverture de celui de l'ambassade de France qui ouvrit officiellement en 1998 à Vilnius.

Un troisième domaine tenait à cœur à Louis Jung : celui de la gastronomie et de l'hôtellerie. Il y avait d'énormes besoins dans ce domaine dans une Lituanie qui sortait d'une économie planifiée où toute initiative privée avait été bannie. Louis Jung facilita la participation de jeunes chefs cuisiniers lituaniens à des stages de formation auprès de restaurateurs français. Le fondateur du premier restaurant gastronomique privé ouvert à Vilnius, Stikliai, profita de cette aide.

Louis Jung associa d'autres hommes politiques à son action, dont son ami lorrain Jean Seitlinger qui devint vice-président de la fondation en 1998. Député européen, ancien secrétaire général des Nouvelles Équipes Internationales¹⁹ et du Parti Populaire Européen, Jean Seitlinger se rendit lui aussi à plusieurs reprises en Lituanie, rencontrant régulièrement Vytautas Landsbergis et Emanuelis Zingeris lors d'entretiens politiques, ou intervenant

¹⁷ Ministre en 1990-1992, vice-ministre en 1993.

¹⁸ « Lango į Europą stiklai – prancūziški », *Kauno diena*, 9 mars 1993.

¹⁹ Organisation qui fédéra au lendemain de la Seconde guerre mondiale les mouvements démocrates-chrétiens en Europe et en Amérique Latine.

à des colloques universitaires. Dans ses mémoires, il rappelle que « les Lituanais n'ont pas oublié les crimes que staliniens et nazis ont infligés à leur pays²⁰ ».

C'est en 1995 que Louis Jung prit sa retraite politique, à l'âge de 78 ans. Son exceptionnel parcours n'avait cependant pas entamé sa proverbiale modestie. Continuant à se passionner pour l'évolution des pays qu'il avait contribué à faire s'ouvrir à l'Ouest, il devint un fervent soutien de l'association Alsace-Lituanie dont il resta toute sa vie un fidèle membre cotisant. En 2002, il fonda le Cercle Pierre Pflimlin, animé aujourd'hui par François Brunagel²¹. Inspiré par la pensée de l'ancien président du Parlement européen²², le Cercle a pour but de promouvoir la construction d'une union politique de l'Europe fondée sur des valeurs humanistes et d'affirmer le rôle européen de Strasbourg. En 2008, le Prix de la Tolérance lui fut remis à Strasbourg par le président de l'Association des Amis de Marcel Rudloff, Francis Hirn²³. Les obsèques de Louis Jung dans la petite église de Harskirchen en octobre 2015 réunirent plus de 400 personnes, dont de hautes personnalités comme son fidèle ami Wolfgang Schäuble, alors puissant ministre fédéral des finances d'Allemagne, et Anne Brasseur, la présidente de l'Assemblée parlementaire du Conseil de l'Europe.

Un hommage indirect lui fut encore rendu au printemps 2018, lors de la célébration du 25^e anniversaire du centre francophone de Kaunas à la création duquel il avait contribué, en présence de trois anciens ambassadeurs de France en Lituanie, Philippe de Suremain, François Laumonier et Maryse Berniau.

L'auteur tient à remercier Pascale Joannin, directrice générale de la Fondation Robert Schuman, et Cécile Antonini, responsable du secrétariat administratif et financier, de lui avoir permis d'accéder aux archives de la fondation relatives aux actions du président Louis Jung en lien avec la Lituanie.

²⁰ Jean Seitlinger, *Un Lorrain au cœur de l'Europe*, Éditions Serpenoise, 2006, p. 206.

²¹ Ancien chef de division à l'information, puis chef du service du protocole du Parlement européen, François Brunagel fut le premier à faire traduire une publication sur le Parlement Européen en lituanien (*Europos Parlamentas*, traduit par Liudmila Edel-Matuolis, Bruxelles, 1998).

²² Outre la présidence du Parlement européen, Pierre Pflimlin (1907-2000) fut également président du Conseil des ministres français, maire de Strasbourg et un ardent promoteur des relations franco-allemandes. Sensible à la cause lituanienne, il avait pris part le 15 janvier 1991 au rassemblement de la place Kléber à Strasbourg en faveur de « La liberté en Lituanie » et préfaça une des premières publications de l'association Alsace-Lituanie, à laquelle il adhéra et dont il resta un fidèle membre jusqu'à sa mort.

²³ Francis Hirn, par ailleurs directeur général des *Dernières Nouvelles d'Alsace*, devint en 2016 le premier consul honoraire de Lituanie à Strasbourg.

Le *Parergon* de L.H. Bojanus (1821), un précieux opuscle scientifique édité à Vilnius

Piotr Daszkiewicz, Philippe Edel

En 1819, Louis-Henri Bojanus, professeur de l'université de Vilnius originaire de Bouxwiller en Alsace¹, publia une magistrale étude – et la plus complète encore à ce jour – sur l'anatomie des cistudes d'Europe, une espèce à l'époque très répandue de tortues aquatiques. Intitulée *Anatome testudinis Europaeae*, cette volumineuse monographie comporte un supplément (parergon en latin), nommé *Parergon ad L.H. Bojani Anatomen testudinis : cranii vertebratorum animalium, scilicet piscium, reptilium, avium, mammalium comparationem faciens, icone illustratam : in usum studiosae juventutis seorsum excusum*. Il constitue la dernière partie (pages 171-177 et figures 189-201) de la monographie. En 1821, Bojanus le réédita sous la forme d'un document séparé de 15 pages, avec une nouvelle pagination et incluant une planche pliée de grand format regroupant les 13 figures. L'imprimeur de l'université de Vilnius Joseph Zawadzki fut son éditeur et Friedrich Lehmann son graveur, tout comme pour *Anatome*.

L'édition de *Anatome* déclencha un sérieux conflit opposant Bojanus à son éditeur. Quelle en fut la cause ? Bojanus avait présenté un projet selon lequel l'université devrait éditer les manuels à ses frais et remplacer la fonction de Zawadzki par un poste de fonctionnaire en charge de l'expédition et de la distribution des publications². Avec plusieurs autres professeurs, il propose qu'un certain Friedrich Moritz prenne la place de Zawadzki en qualité d'éditeur et de libraire attiré de l'université de Vilnius. Par ailleurs, grâce aux lettres du prince Adam Czartoryski au savant alsacien, retrouvées dans les archives Merck à Darmstadt, nous savons qu'une partie du tirage de *Anatome* avait des défauts d'impression³. Et nous ne savons pas si Bojanus, qui finança



L'exemplaire du *Parergon* conservé au MNHN

¹ Edel P. & Daszkiewicz P., *Louis Henri Bojanus. Le savant de Vilnius*, Vent d'Est, Strasbourg, 2015.

² Cybulski R., Józef Zawadzki – księgarz, drukarz, wydawca, Ossolineum, Wrocław, 1972.

³ Daszkiewicz P. & Edel P., « Nouvelles données sur l'histoire d'*Anatome Testudinis Europaeae* de Ludwig Heinrich Bojanus (1776-1827) », *Bulletin de la Société Herpétologique de France*, n°158, 2016, p. 13-16.

l'édition sur ses propres deniers, a été dédommagé à ce titre par l'éditeur. Est-ce que ce conflit eut un impact sur l'édition et la distribution de *Anatome* ? On constatera que, comme le précise le testament de Bojanus, c'est à Moritz, et non à Zawadzki, que Bojanus confia la diffusion de sa monographie à Vilnius⁴. Ainsi, Bojanus priva probablement son éditeur d'une partie des bénéfices de la vente. Remarquons néanmoins que Bojanus fit à nouveau appel à Zawadzki en 1821 pour l'édition séparée du *Parergon*⁵. Peut-être parce que ce dernier possédait les droits de cette publication, ayant été l'éditeur de *Anatome* qui incluait le *Parergon*, ou bien tout simplement parce qu'il était en possession des plaques de cuivre, avec le texte et les illustrations.

On peut se poser la question pourquoi L.H. Bojanus fit publier la même année (1821) le *Parergon* à la fois comme une partie intégrante de *Anatome* et comme une publication distincte. Ceci est probablement dû à l'importance pour Bojanus de cet opuscule dans lequel il publia des descriptions et des illustrations de crânes de diverses espèces : brème commune, caouanne⁶, coq domestique, bison d'Europe. C'est dans le *Parergon* que Bojanus exprima le plus exhaustivement sa théorie sur l'origine vertébrale du crâne, selon laquelle celui-ci se compose de vertèbres et n'est qu'une continuation de la colonne vertébrale⁷. Il s'agit d'une conception caractéristique des adeptes de la *Naturphilosophie* dont Lorenz Oken, un savant proche de Bojanus. Georges Cuvier remarqua dans ses *Recherches sur les ossements fossiles* que, dans le *Parergon*, Bojanus fut l'un des premiers à reconnaître l'analogie fonctionnelle entre « les osselets, qui dans certains poissons s'attachent entre le crâne et la vessie natatoire » et « osselets de l'oreille de quadrupèdes ». Nous pouvons également supposer que l'édition du *Parergon* prouve la volonté de son auteur, après avoir achevé *Anatome*, de continuer l'œuvre de sa vie en travaillant dans le domaine de l'anatomie comparée.

Tout comme *Anatome*, le *Parergon* fut rapidement reconnu par ses pairs comme un ouvrage important pour l'histoire naturelle. La revue *Isis* (Iéna) annonça sa parution et en présenta un court résumé. L'information parut également, en 1822, dans le *Journal de physique, de chimie, d'histoire naturelle et des arts* (Paris). Ainsi, les deux plus importants journaux naturalistes de l'époque firent connaître les idées de Bojanus exprimées dans le *Parergon*. L'opuscule fut cité comme une référence par Georges Cuvier dans ses

⁴ Daszkiewicz P. & Edel P., « Le testament de Louis Henri Bojanus (1776-1827), un document intéressant et inédit de l'histoire des sciences naturelles », *Cahiers Lituanien*, n°12, 2013, p. 49-53.

⁵ Daszkiewicz P. & Edel P., « Poszukiwanie egzemplarzy *Anatome Testudinis Europaeae* w europejskich i amerykańskich bibliotekach », *Z Badań nad Książką i Księgozbiórami Historycznymi*, n°10/25, 2016, p. 119-130.

⁶ Georges Cuvier exprima des doutes sur la bonne détermination de l'espèce de la tortue marine : « M. Bojanus en a donné une dans son *Parergon* qu'il croit de la caouanne, mais qui me paraît au contraire celle du vrai caret. » Ainsi Cuvier pensait qu'il s'agit plutôt de la tortue imbriquée que de caouanne.

⁷ Pour plus de détails sur cette conception de L.H. Bojanus, cf. : Fedorowicz J., *Ludwik Henryk Bojanus*, *Memorabilia Zoologica*, Wrocław-Varsovie, 1958, ainsi que : Schmitt S., *Histoire d'une question anatomique : la répétition des parties*, Publications scientifiques du Muséum national d'histoire naturelle, Paris, 2004.

Recherches sur les ossemens fossiles et par Carl Carus dans ses ouvrages d'anatomie, ainsi que par Henri Milne-Edwards dans ses *Leçons sur la physiologie et l'anatomie comparée de l'homme et des animaux faites à la Faculté des sciences de Paris*. L.H. Bojanus, lui-même, revenait au *Parergon* dans son autre œuvre majeure, *De uro nostrate eiusque sceleto commentatio scripsit et bovis primigenii sceleto auxit*, car c'est dans cet ouvrage qu'il décrit pour la première fois le crâne du bison d'Europe.

Nous ne savons pas quel fut le tirage du *Parergon*. Aujourd'hui l'opuscule est consultable sur plusieurs bibliothèques virtuelles et ainsi facilement accessible⁸. Suite à des regroupements de fonds qui poussent des bibliothèques universitaires à se séparer de doublons, des exemplaires de l'édition originale apparaissent sur le marché, comme récemment chez un antiquaire d'Amsterdam. Parmi les exemplaires connus, celui de la Bibliothèque centrale du Muséum national d'Histoire naturelle (MNHN) mérite une attention particulière. L.H. Bojanus entretenait des relations étroites avec cette institution et admirait les travaux de Georges Cuvier, considéré comme un des fondateurs de l'anatomie comparée et de la paléontologie. C'est probablement pour cette raison que le MNHN possède plusieurs ouvrages du savant de Vilnius dont certains très rares, pour ne citer que l'édition originale de *Anatome* ainsi que la première édition de *De uro*⁹. Cet exemplaire du *Parergon* porte un tampon de Cuvier. Il a fait partie de la bibliothèque personnelle de ce dernier et, probablement tout comme *Anatome*, il lui fut vraisemblablement offert par Bojanus. Nous pouvons affirmer que c'est l'exemplaire qui servit à Cuvier pour ses travaux et à la préparation de ses *Recherches sur les ossemens fossiles*. Les illustrations de cet exemplaire du *Parergon* sont annotées. Les noms ajoutés au crayon correspondent aux noms figurant dans le commentaire sur le *Parergon* dans les *Recherches*. Dans les archives de Cuvier conservées à la bibliothèque de l'Institut de France, plusieurs notes du naturaliste sont consacrées à l'analyse de travaux de L.H. Bojanus et portent par exemple les annotations suivantes : « Bojanus de la tête de poissons Isis 1818 P. 501 », « Bojanus od du crâne nouvelle interprétation Isis 1819 p. 1360 », « Ludov. Henr. Bojanus prof. à Vilna Anatome Testudinis Europae ». Plusieurs pages de ces notes sont consacrées à l'interprétation des descriptions contenues dans le *Parergon*.

L'exemplaire du *Parergon* conservé au MNHN et annoté de la main de Cuvier est donc un document important pour l'histoire des sciences du XIX^e ainsi qu'un précieux objet du patrimoine scientifique.

⁸ Voir par exemple http://reader.digitale-sammlungen.de/en/fs2/object/display/bsb10232109_00004.html ou <https://archive.org/details/b22291660>

⁹ Daszkiewicz P. & Samojlik T., « Corrected date of the first description of aurochs *Bos primigenius* (Bojanus, 1827) and steppe bison *Bison priscus* (Bojanus, 1827) », *Mammal Research*, n°62, 2017, p. 1-2.

Vytautas Stankus, poète

Eglė Kačkutė

Né en 1984, le poète Vytautas Stankus a fait des études d'anglais et de linguistique lituanienne à Vilnius. Auteur de trois recueils de poèmes, *Vaikščiojimas kita ledo puse* (*Marcher de l'autre côté de la glace* ; Kaunas, Nemunas, 2009), *Iš veidrodžio, už* (*De derrière le miroir* ; Vilnius, Lietuvos rašytojų sąjungos leidykla, 2014)



et *Skrudžiu skandinimas* (*Noyer des fourmis* ; Vilnius, Versus aureus, 2016), il a gagné plusieurs prix littéraires, dont le plus important est le Prix du Jeune Yotvingien.

La poésie de Stankus s'inscrit dans la tradition poétique lituanienne de l'après-indépendance ou post 1990 initiée par Aidas Marčėnas. L'imaginaire de son œuvre est marqué par l'appel métaphysique du monde de l'au-delà, imprégné de l'imagerie du rêve et de la vision, ce qui lui permet d'intégrer des éléments surréalistes dans la poésie plutôt exaltée qui transforme ses poèmes en prières. Son œuvre est habitée par la dualité existentielle entre la vie et la mort où l'acte créateur est censé donner l'absolution.

Les deux poèmes présentés sont extraits du recueil *Skrudžiu skandinimas*.

regėjimai

kiek naktų praleista
sukandus pagalvę dantim,
žiūrint į juodumą, bandant apgauti
save,
jog tamsa tai rugpjūčio dangus

kiek rytų artimiausias
draugas yra pridegta cigaretė,
nepridegta – ištikimai laukia,
kol ateis jos eilė

visions

combien de nuits passées
à serrer l'oreiller entre mes dents,
à regarder dans le noir, essayant de me faire
croire
que les ténèbres sont un ciel d'août

combien de matins l'ami
le plus intime n'est qu'une cigarette allumée,
ou celle non allumée – qui attend fidèlement
que son tour vienne

dabar mano eilė –
kažkas didelis rūko mane,
esu uždegtas, smilkstantis – –
baltu sapno siūlu raitausi

regiu save vaikystėj, esu
užlipęs ant vinies, kuri
kiaurai pervėrė pėdą, ir
kaip besistengčiau – nesugebu
jos ištraukti

regiu kapsintį kraują
į žolių ašmenis –
raudóna ir žalía,
žalià ir raudóna

regiu esąs skriejanti oru strėlė,
frrrrrrsst, sako manosios plunksnos
regiu esąs laumžirgis, tupintis
tau ant peties, tavo rankos
šešėlis užkloja mane tartum irklas

regiu melduose stringančią valtį,
esu rankos, tempiančios ją pirmyn
regiu esąs lyguma klumpantis elnias,
nešuosi tarp šonkaulių strėlę –
raudonu ant žalio žymiu savo taką

sapnuoju – aš esu trys žvejai,
upės vandenį geriantys godžiai
vidurių šiltine sergantys
juodaodis berniukas

iš laužo ištraukta bulvė
degančiose vaiko rankose

Rimbaud, prieš nupjauinant
jam koją, ir, tiesą sakant, po to
regiu esąs karuselė –
ratas po rato mažėja jėgų

regiu save gulintį tamsoje –

maintenant c'est mon tour –
quelqu'un de grand me fume,
je suis allumé, je me consume - -
je rampe sur le fil blanc du songe

je me vois dans l'enfance, je
marche sur un clou qui
me transperce le pied, et
malgré tous mes efforts – je ne parviens pas
à l'arracher

je vois le sang qui goutte
sur le tranchant de l'herbe –
rouge et vert,
vert et rouge

je me vois flèche volant dans les airs
frrrrrrsst, disent mes plumes,
je me vois libellule, perchée
sur ton épaule, l'ombre
de ta main me recouvre comme une rame

je vois une barque s'enfonçant dans les roseaux,
je suis les bras qui la tirent en avant,
je me vois cerf trébuchant par la plaine,
une flèche fichée entre les côtes –
la trace rouge sur l'herbe est mon sentier

je rêve que je suis trois pêcheurs,
buvant goulûment l'eau de la rivière,
un jeune noir
aux entrailles malades du typhus,

une pomme de terre arrachée au feu
dans les mains brûlantes de l'enfant

Rimbaud, avant l'amputation
de sa jambe, et, c'est la vérité, après
je me vois manège –
tour après tour mes forces diminuent

je me vois couché dans les ténèbres –

dantim sukandęs pagalvę
bandau apsimesti, jog tai,
ką matau, yra rugpjūčio dangus

kažkas didelis mane maigo tarp pirštų,
kažkas didelis purto mane
aš esu artimiausias jo draugas

dabar mano eilė – – –
būrys mirusių kirų
plaukia pro šalį lyg žuvys

kabantys sodai V. ką kalbėjo vanduo

čia nėra ko valgyt –
šokantys dulkėse sukelia vėją
kuris užpučia atmintį tarsi žvakę

laikas teka atgal:
iš po žirklių atauga plaukai
skustuvus gražina antakius
ir blakstienas medžių lapai
kyla į dangų pienas
upėje teka prieš srovę
rikšmas grįžta į gerklę
įsipainioja balso stygose lieka

saulė užtams
ir gyvatės
vėl dovanos savo nuodus

apsisiautęs ugnies spalvomis ateis vyras
(yra jo širdis ir širdis pilna kraujo)
paukščiai kapos kiaušinius lizduose
ir driežai rys savo odas
žuvys nusipurtys turimus žvynus
pelės skers jauniklius katės skers
jauniklius šunys skelbs pabaigą
kol voras megs tinklą virš kapo

serrant l'oreiller entre mes dents
j'essaie de feindre que
ce que je vois est un ciel d'août

quelqu'un de grand me serre entre ses doigts,
quelqu'un de grand me secoue
je suis son ami le plus intime

maintenant c'est mon tour - - -
un groupe de goélands morts
passent comme des poissons à côté

jardins suspendus V. ce que l'eau disait

ici, rien à manger –
danser dans la poussière fait se lever un vent
qui souffle la mémoire comme une bougie

le temps coule à l'envers :
sous les ciseaux les cheveux repoussent
le rasoir rend les cils
et les sourcils les feuilles des arbres
montent dans le ciel le lait
dans la rivière coule à contre-courant
le cri rentre dans la gorge
mêlé aux cordes vocales il reste là

il y aura une éclipse de soleil
et les serpents
offriront de nouveau leur venin

vêtu couleur de feu un homme viendra
(voici son cœur, son cœur plein de sang)
les oiseaux fendront les œufs dans leurs nids
et les lézards avaleront leur peau
les poissons feront tomber leurs écailles
les souris égorgeront leurs petits les chats égorgeront
leurs petits les chiens annonceront la fin
pendant que l'araignée tissera sa toile au-dessus
d'une tombe

laikas teka atgal:
mirusių vyšnių sode
sirpsta juodi krešuliai
karalius ir bokštas atsikeičia vietomis
septyni aukso dubenys virsta tekančiu
vandeniu
ugnies ežeras virsta tekančiu vandeniu
vanduo virsta dulkėmis kurias įkvepiu

visi skambučiai yra tolimes varpų
aidas
viskas ką darai yra tavo mirties repeti-
cija –
ilgesys

saulė užtems
žvaigždės plauks upėmis
ir pasiremdamas lazdele ateis vyras
apsisiautęs ugnies spalvomis
ateis vyras kirmino veidu
jis belsis ir žemė drebs
jis belsis ir jam bus atsakyta

štai veriasi vartai
štai veriasi vartai
štai vartai – – –

mes palikome giedančius angelus
degančio medžio šešėly
ir išėjom iš sodo

le temps coule à l'envers :
dans le jardin des griottiers morts
mûrissent des caillots noirs
le roi et la tour échangent leur place
sept bassins d'or se transforment en eau cou-
rante
un lac de feu se transforme en eau courante
l'eau se transforme en poussière que j'inhale

toutes les sonneries sont l'écho lointain des
cloches
tout ce que tu fais est une répétition de ta
mort –
langueur

il y aura une éclipse de soleil
les étoiles flotteront sur les rivières
et s'appuyant sur un bâton un homme viendra
vêtu couleur de feu
il viendra un homme à face de ver
il frappera et la terre tremblera
il frappera et on lui répondra

voici que le portail s'ouvre
voici que le portail s'ouvre
voici que le portail - - -

nous avons quitté les anges qui chantaient
à l'ombre de l'arbre ardent
et nous sommes sortis du jardin

Turiny

Imperinė Lietuva: Aleksandro I-jo ir Napoleono autonomijos projektai

Sylvie Lemasson, politologė, dėstytoja, Grenoble politikos mokslų institutas

Kaunas 1919 – 1940, optimizmo architektūros fenomenas

Marija Drėmaitė, profesorė, Vilniaus universiteto Istorijos fakultetas

Eduardas Turauskas (1896 – 1966), teisininkas, žurnalistas, diplomatas, Prancūzijos bičiulis

Caroline Paliulis, knygyno Lietuvoje savininkė, Lietuvos-Prancūzijos asociacijos pirmininkė, E. Turausko dukterėčia

Louis Jung (1917 – 2015), Europos vizionierius, veiksmo žmogus ir Lietuvos bičiulis

Philippe Edel, Elzaso-Lietuvos istorijos bendrija, Strasbūras

L.H. Bojanus „Parergonas“ – Vilniuje išleistas vertingas mokslo veikalas

Piotr Daszkiewicz, mokslo istorikas, Nacionalinis gamtos istorijos muziejus, Paryžius

Eilėraščiai: Vytautas Stankus

Pristato Eglė Kačkutė, literatūrologė, dėstytoja, Vilniaus universiteto Filologijos fakultetas. Vertė Jean-Claude Lefebvre ir Liudmila Edel-Matuolis

Summary

Imperial Lithuania: Autonomy Projects of Alexandre and Napoléon

Sylvie Lemasson, political scientist, assistant professor at the Grenoble Institute of Political Studies

Architecture of Optimism: The Kaunas Phenomenon 1919-1940

Marija Drėmaitė, professor at Vilnius University, Faculty of History

Eduardas Turauskas (1896-1966), lawyer, journalist, diplomat, friend of France

Caroline Paliulis, Lithuanian book-shop keeper, president of the Lithuania-France Association, Turauskas' niece

Louis Jung (1917-2015), European visionary, man of action and friend of Lithuania

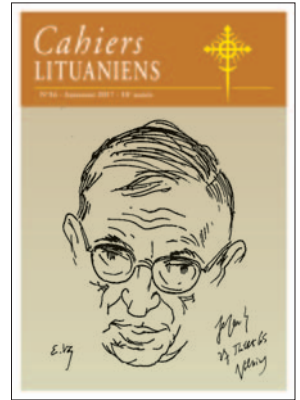
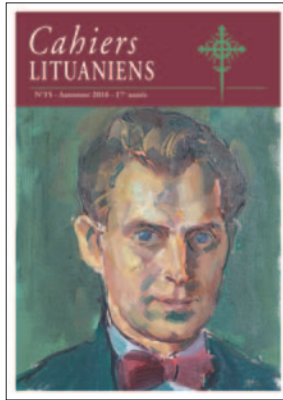
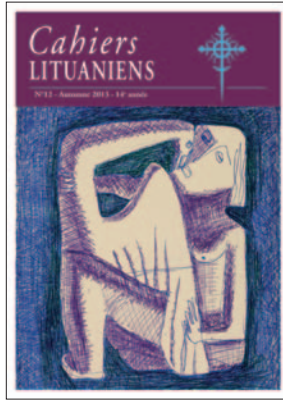
Philippe Edel, Alsace-Lithuania History Circle, Strasbourg

The Parergon by L.H. Bojanus, a precious scientific opuscle published in Vilnius

Piotr Daszkiewicz, science historian, National Museum of Natural History, Paris

Poetry : Vytautas Stankus

Presented by Eglė Kačkutė, literary scholar, assistant at Vilnius University, Faculty of Philology; translated by Jean-Claude Lefebvre and Liudmila Edel-Matuolis



Cahiers LITUANIENS

Cercle d'histoire Alsace-Lituanie

www.cahiers-lituanien.org



N° ISSN 1298-0021